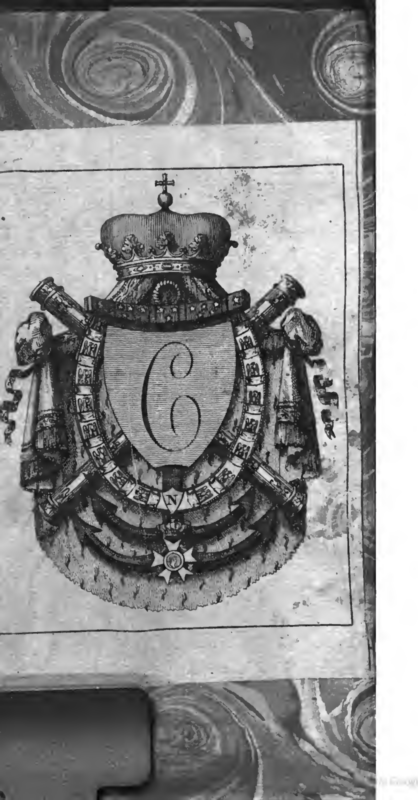



N


BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 20

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME VII.

RECUEIL

GÉNÉRAL

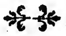
DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME VII.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

CHACUN SON MÉTIER, LES CHAMPS *SONT BIEN GARDÉS.*

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. BOURDET, *Bourgeois de Paris.*

M. TRANQUILE, } *Poëtes.*
M. DE L'IMPROMPTU, }

M. TRIPLECROCHE, *Musicien Italien.*

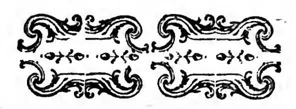
M. VERMILLON, *Peintre.*

M. REQUIEM, *Médecin.*

M. CATAUGAN, *Perruquier, Gascon.*

NICOLE, *Paysanne, Servante de M. Bourdet.*

La Scene est à la maison de campagne de M. Bourdet.



CHACUN

SON MÉTIER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

TRANQUILE, TRIPLE-CROCHE.

Tranquile est assis d'un côté, devant une table; il se ronge les doigts, se gratte la tête, rêve & écrit. De l'autre côté Triplecroche est devant une autre table, tenant un violon dans ses mains, & composant de la musique.

TRANQUILE (*à part*).

Quel sot métier que celui d'un auteur à présent ! On nous commande

une piece de vers, une comédie, un opéra, comme on commanderoit une paire de souliers à son cordonnier. On n'a plus d'égard pour la qualité de favori des neuf Sœurs, & les nourrissons d'Apollon sont traités comme des goujats : *O tempora ! ô mores !* Les ouvrages d'esprit sont mesurés à l'aune & payés à la toise, & l'on ne fait pas la moindre différence entre un poëte & un manœuvre. (*Il rêve*).

TRIPLECROCHE (*), *à part, composant.*

Sol, sol, sol, ut, la, sol, ... mettons ici sur la clef de c. sol, ut, trois dieses, & la mesure à trois tems, avec une belle ritournelle ... Allons, si, si, si, ut, ut, ut, ré, mi, fa, mi, fa, sol. Au ton naturel, si, si, si, diese. Ut, ut, ut, noire & blanche. Ré, mi, fa ; mi, fa, sol, sol, sol, la.

(*) Ce rôle doit être baragouiné en Italien.

Soupir, cadence & port de voix. La! la, a a a a a. (*Il cadence*).

TRANQUILE.

Eh bien! M. Triplecroche, comment va la mesure? Votre ouverture est-elle faite?

TRIPLECROCHE.

Oh! il y a beau tems. J'ai déjà fait depuis une scene de fureur; une autre de tendresse, & j'en suis maintenant à une reconnoissance; car nous sommes convenus qu'il y auroit de tout cela dans votre piece.

TRANQUILE.

Laissez-moi faire, vous serez content. Je tiens même l'idée d'une situation qui sera neuve, j'en réponds.

TRIPLECROCHE.

A ce prix-là je travaillerai toujours pour vous; car moi je vous avoue bonnement mon foible. Je suis pour les

coups de théatre, & j'aimerois mieux ne pas compoſer une note de ma vie que de travailler pour ces auteurs froids qui ne ſavent pas varier le ſpectacle & animer la ſcene par quelques traits extraordinaires. Vive un opéra, par exemple, quand on y voit un orage, un combat, un enchantement, ... à propos ou non. Cela produit de beaux momens pour la muſique, & le ſpectateur ſurpris à la fois par les yeux & les oreilles, n'a pas le tems de la réflexion. Il applaudit malgré lui, & voilà le fin.

TRANQUILE.

Oui. Vous avez raiſon.

TRIPLECROCHE.

Il y a long-tems que je médite un plan ſuperbe, & qui feroit fortune. C'eſt un opéra en trois actes. Le premier feroit l'Odiſſée d'Homere; le deuxieme repréſenteroit l'Enéide de Virgile, & le troiſieme la Pharſale de Lucain, avec les Métamorphoſes d'Ovide pour les entre-actes & les ballets. Cela fe-

roit un fracas diabolique au moins ; cela dameroit le pion à tous nos opéras modernes. N'eſt-il pas vrai ?

TRANQUILE.

Cela ſeroit difficile à traiter.

TRIPLECROCHE.

Non, du tout. Il faudroit fort peu de paroles, mais en revanche un excellent orcheſtre, un décorateur intelligent & un habile machiniſte, enſuite avoir ſoin de ſemer au parterre quelques perſonnes adroites qui feroient remarquer les beaux endroits & battroient des mains à propos, & je vous garantis quarante repréſentations de ſuite ... à moins d'indiſpoſition de quelques actrices.



SCENE II.

Les mêmes, M. BOURDET *entre, se soutenant sur une béquille. Il est en robe-de-chambre, & parle à la porte comme s'il disputoit avec quelqu'un.*

BOURDET.

Eh bien ! c'est bon ! c'est bon ! En voilà assez. Voyez un peu l'entêtement ! Toujours à me parler de commerce, de fabrique... Je vous ai déjà dit cent fois, ma chere femme, que je ne voulois plus me mêler de toutes ces fadaises-là, entendez-vous ? je viens à la campagne pour me délasser, je voudrois bien n'y entendre parler ni de vous, ni de votre maudit commerce qui me rompt la tête... (*Il avance au poëte*). Eh bien ! Messieurs, cela va-t-il ? Avez-vous fait notre petite affaire ?

TRANQUILE.

Monſieur, pas encore; mais, nous avançons.

BOURDET.

Pas encore! Mais, Meſſieurs, il eſt fort ridicule de traîner ſi long-tems pour une miſere pareille. Je vous l'ai commandée dès hier, & vous allez me manquer de parole!

TRANQUILE.

Mais, Monſieur, nous n'avons pas perdu de tems. D'hier au ſoir ſeulement vous nous avez communiqué votre idée, nous nous ſommes mis après ce matin, & pour abréger nous avons épargné le plan, les caractères, le nœud, l'intrigue, & nous avons déjà fait les trois quarts de la piece... On ne ſauroit aller plus vîte.

BOURDET.

Meſſieurs, je ne ſais ce que c'eſt que de plan ni d'intrigue; arrangez-vous

comme vous voudrez, mais je la veux pour midi ; il me ſemble que j'en agi aſſez bien avec vous. Pour vous donner plus de cœur, je vous en ai payé la moitié d'avance, & je vous ai déjà griſé trois fois depuis vingt-quatre heures... Il n'y a ni poëtes ni muſiciens qui tiennent à cela.

TRANQUILE.

Monſieur, nous ne nous plaignons pas de vos manieres, mais le génie n'eſt pas une choſe de commande, & Apollon lui-même, le dieu des vers & de la muſique, ne vous ſerviroit pas plus promptement que nous.

BOURDET.

Eh ! Meſſieurs, encore une fois ; je ne connois ni le génie, ni Apollon ; mais je ſais qu'il eſt pitoyable qu'avec de l'argent on ſoit ſi mal ſervi ! Vous vous faites-là valoir pour une babiole d'opéra que je vous paye au poids de l'or, & ſi j'avois tout d'abord envoyé

chez un épicier, j'aurois eu, à moitié moins cher, plus de vers qu'il ne m'en auroit fallu pour une tragédie toute entiere...

TRANQUILE, *très-posément.*

Ah! Monsieur, si vous êtes si pressé, je ne suis pas sorcier, moi; je ne sais pas travailler en poste. Il faut réfléchir, il faut peser ce qu'on écrit, mais j'ai un de mes confreres, un jeune auteur qui est positivement l'homme qu'il vous faut; vers, prose, comédie, acrostiche, énigme ou bouquet, rien ne lui coûte; il a une routine pour tout cela, on diroit qu'il les jette au moule.

BOURDET.

Comment, ventrebleu! C'est un trésor qu'un auteur comme ça. Je ne me soucie pas que cela soit bon moi; pourvu qu'il expédie, c'est tout ce qu'il faut... Ecoutez, si vous voulez que je vous pardonne le tems que vous m'avez fait perdre, allez vîte me chercher cet homme-là.

TRANQUILE.

J'y vais, Monſieur, j'y cours, & vous l'aurez tout-à-l'heure.

(*Il s'en va très-poſément*).

SCENE III.

TRIPLECROCHE, BOURDET.

BOURDET.

Oh ! cet homme-là me feroit mourir avec ſa lenteur & ſes réflexions... & vous, M. Triplecroche, me ferez vous attendre auſſi ?

TRIPLECROCHE.

Moi, Monſieur, ma muſique eſt preſque faite. Pous vous égayer, voulez-vous en entendre quelque choſe ?

BOURDET.

Volontiers : c'eſt mon fort que la muſique... Allez, je vous écoute.

TRIPLECROCHE.

D'abord, Monſieur, c'eſt l'ouverture. Vingt violons, ſix baſſons, baſſes, contrebaſſes, hautbois, clarinettes & tambours font entendre un bruit de guerre. Les cors ſonnent la charge, & les violons imitent le bruit des combattans. On entend les chevaux galoper. Patata, patata, patata, & les coups de canon, c'eſt la baſſe. Pon! pon! pon! & la pétarade des fuſils pif, paf, pif, paf. Enſuite le cliquetis des ſabres & des épées, clic, clic, clac. Clic, clac, clic, clac... Après tout ſe mêle, c'eſt un bruit confus! les morts, les mourans, les hommes, les chevaux... On entend un bruit ſourd, c'eſt la baſſe continue, toutes blanches, romb, romb, romb, romb... l'armée prend la fuite; on pourſuit les vaincus... ce ſont les deſſus & les premiers violons. Giron, giron, giron, il faut aller la poſte ici. Sol, ſol, ſol, ſol, ſol. Vous voyez là trois lignes entieres de triples croches pour attraper les fuyards. Sol, ſol, ſol, ſol, ſol, & alors ſuccede un

grand ſilence, la moitié de l'orcheſtre ſe repoſe, le ton redevient gratioſo. Pluſieurs ſoupirs & trois bémols à la clef avec accompagnement de flûtes. C'eſt un ſon plaintif & langoureux qui exprime le chagrin d'une abſence. Si, ſi, ſi, ut, ut, ut, re, mi, mi, mi, mi, ut, ſi, ſi, ſi, re, mi, ut, ut. Ici, le ton redevient un peu plus fort, par le moyen de trois diezes qu'on ſubſtitue aux bémols, c'eſt un déſeſpoir amoureux. La, la, fa, ut, re, mi, ſol, mi, ſol, fa, fa, re, fa, la, ſol. Et alors tout part à la fois, tous les inſtrumens font un fracas épouvantable. C'eſt une tempête ſur mer. On entend le bruit des flots, les mats rompus, les ſifflemens des cordages, les cris des matelots, le bruit des vents & des voiles, un vacarme du diable! & tout d'un coup le calme renaît, la mer s'appaiſe, on ſifle, & la toile ſe leve.

BOURDET.

Ma foi, Monſieur, voilà qui eſt merveilleuſement beau! on n'y com-

prendra rien, mais tout ce fracas, ce tintamare, ce bacanal fait... oh! cela remue terriblement... cela fait plaisir.

TRIPLECROCHE.

Vous trouvez donc, Monsieur, ma musique...

BOURDET.

Admirable, en vérité!... mais dites-moi comment pouvez-vous composer comme cela, sans savoir sur quoi? votre musique est faite, & les paroles ne le sont pas encore!

TRIPLECROCHE.

Ah! Monsieur, c'est là le fin du métier. C'est ce qu'on appelle le grand tact. Mais avec un peu de réflexion, cela ne vous surprendra plus. Un opéra, voyez-vous, est presque toujours un ambigu moitié gai, & moitié triste, un monstre composé de scenes de fureur, de tendresse, de dépit... tantôt c'est une belle aurore, tantôt une sombre nuit. Un amant querelle sa maî-

treſſe, ou bien ſe raccommode avec elle. Ce ſont des ſoupires, des douleurs, des larmes, un enlévement, un combat, des jardins, des ſatyres, des fleurs, des ruiſſeaux qui murmurent, des oiſeaux qui gazouillent, une belle marche de Turcs, ou de ſoldats, pour faire ſpectacle, & puis l'on finit par un mariage. Voilà le plan ordinaire & général de tous les poëmes, dont la muſique devient l'ame. Nous autres grands muſiciens, nous ſavons tout cela, & pour qu'un opéra ſoit divin, nous entre-lardons ces différentes ſcenes l'une dans l'autre, ſelon que l'enthouſiaſme nous inſpire; & quand heureuſement pour le public la muſique & les paroles ſe trouvent cadrer enſemble, cela forme les ſituations les plus intéreſſantes, & c'eſt alors qu'on crie au miracle.

BOURDET.

Et quand cela ne ſe rencontre pas ?

TRIPLECROCHE.

Alors cela n'eſt pas tout-à-fait ſi

beau, mais le public n'y perd pas tout non plus, & voilà où l'adreſſe du muſicien & le talent des comédiens deviennent plus néceſſaires ... Qu'il y ait en ce moment ſur la ſcene un chanteur élégant ou une actrice jolie, dont le goſier ſemblable à celui du roſſignol, fredonne agréablement, bientôt le public occupé de la chanteuſe perd de vue l'intrigue & l'intérêt; il applaudit la voix, & ne regarde plus ſi l'ouvrage eſt bien aſſorti.

BOURDET.

Comment diable! il me paroît que vous connoiſſez à fond toutes les rubriques du métier. Tant mieux, cela me donne bonne idée de notre petit ouvrage.

TRIPLECROCHE.

Tranquilliſez-vous, allez, Monſieur; j'ai dans la tête l'idée d'une fugue qui emportera tous les ſpectateurs, & je tiens déjà le refrein d'un vaudeville que je veux faire ſervir à dix opéras

nouveaux, en le déguifant un tant foit peu... très-humble ferviteur. (*Il s'en va*).

SCENE IV.

BOURDET, *feul d'abord*, L'IMPROMPTU *entre enfuite*.

BOURDET.

La pefte ! cet homme-là en fait long ! cela ira bien avec ce nouveau poëte que j'attends...

L'IMPROMPTU, *s'avançant*.

M. Tranquile m'a dit, Monfieur...

BOURDET.

M. Tranquile ! ah bon ! je fais, je fais... c'eft vous qui êtes...

L'IMPROMPTU.

Je fuis auteur dramatique, Monfieur,

pour vous ſervir. J'ai travaillé à Paris pour les différens théatres, & j'ai actuellement dans mon porte-feuille pluſieurs pieces... Il y en aura peut-être qui vous conviendront.

BOURDET.

Eh bien ! Monſieur, ſi vous voulez, nous en ferons la revue ?

L'IMPROMPTU.

Avec plaiſir, Monſieur. (*Il tire ſon porte-feuille & différens papiers, il lit*). Idée nouvelle. Plan d'une tragédie en ſept actes. Le premier contiendra le vocabulaire des acteurs ; le ſecond la carte des lieux, villes, provinces, royaumes mentionnés dans la piece ; le troiſieme ſera tout en expoſition ; le quatrieme en récits ; le cinquieme en marches & évolutions militaires ; le ſixieme en monologues ; & le ſeptieme en coups de théatre, décorations & ballets.

Plan d'un opéra fait à l'épargne, dans la compoſition duquel il n'entrera

que cinquante mots tout au plus par le moyen des répétitions; avec un répertoire des mots propres pour les roulades & cadences, ouvrage indiſpenſable pour les poëtes lyriques.

Le tour du monde, opéra en quatre actes, où l'on a trouvé le ſecret de conſerver l'unité de tems & de lieu, & où les acteurs parcourent l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, ſans changer de place.

BOURDET.

Ah! par exemple, celui-là eſt impoſſible.

L'IMPROMPTU.

Pardonnez-moi, Monſieur. L'action ſe paſſe en dormant, les acteurs n'ont que rêvé ce qu'ils croyent avoir fait.

BOURDET.

Rêvé!.. Oh bien, Monſieur, cela ne prendra pas.

L'IMPROMPTU.

Pourquoi pas, Monſieur? On a ſi

ſouvent vu dormir les ſpectateurs à l'opéra, que les acteurs peuvent bien une fois prendre leur revanche.

Voici encore des comédies où l'on pleure, des tragédies en ponctuations & ſens ſuſpendus; des opéras bouffons, où il y a des batailles; d'autres où la muſique empêche d'entendre les paroles; le tout formant un répertoire complet avec des programmes de ballets aſſortis.

BOURDET.

Monſieur, je trouve tout cela fort beau: mais cela ne peut pas faire mon affaire. Je voudrois quelque choſe de plus ſimple, là, un petit divertiſſement.

L'IMPROMPTU.

Eh bien ! Monſieur, vous n'avez qu'à parler, donnez-moi ſeulement le titre, je vais vous en faire une autre ſur le champ.

BOURDET.

Comment, là, tout de ſuite ?

L'IMPROMPTU.

Oui, Monſieur, je ne vous demande que le tems de l'écrire.

BOURDET.

Oh parbleu! voilà qui eſt incroyable! Mais enfin, il faut bien réfléchir...

L'IMPROMPTU.

Refléchir ! allons donc, Monſieur; vous n'y penſez pas; un François, un poëte, ſachez qu'enthouſiaſme & réflexion ne ſe rencontrent jamais.

Je me nomme l'Impromptu, je penſe à l'impromptu, & quand quelque choſe m'affecte à l'impromptu, je le témoigne à l'impromptu.

BOURDET.

Je le crois, mais enfin il eſt des choſes...

L'IMPROMPTU.

Eh non! Monſieur, le bien, le mal;

vient à l'impromptu; l'amour naît mpromptu, il meurt à l'impromp- on fait fortune à l'impromptu, on uine à l'impromptu, & d'impromp- en impromptu, toute la vie n'est impromptu.

BOURDET.

Oh bien ! M. de l'Impromptu, puis- ie vous allez si vîte en besogne, vous occuperai souvent : entrez ici côté dans mon cabinet, je vais vous rejoindre, & je vous donnerai l'idée 'une piece que nous travaillerons en- emble.



SCENE V.

Les Acteurs précédens, VERMILLON.

VERMILLON, *à Bourdet.*

Pardon, Monſieur; j'ai entendu dire que vous vouliez faire une décoration à votre théatre, & comme ſans vanité, j'excelle dans ce genre, je viens vous propoſer mes ſervices.

BOURDET.

Ah! Monſieur eſt peintre?

VERMILLON.

Oui, Monſieur, ſauf votre reſpect, & je viens de la part de M. Brocardin qui doit vous avoir parlé de moi.

BOURDET.

Oui, oui; je me rappelle... Ecoutez M. l'Impromptu; tenez, paſſez dans mon

mon cabinet, ici, voyez-vous, j'ai deux mots à dire à Monſieur, & je vais vous rejoindre. (*L'Impromptu ſort*). A nous deux, Monſieur.

SCENE VI.

BOURDET, VERMILLON.

VERMILLON.

Monſieur, il faut ſavoir d'abord dans quel genre eſt la piece que vous voulez donner ; car, voyez-vous, il y a peintre & peintre. Moi, je ne ſuis pas de ces barbouilleurs d'enſeignes, de ces peintres en cu-de-ſac qui ne ſavent deſſiner que *Déſenſes ſon faites*... Je travaille en tout genre, & je me pique ſur-tout de faire des décorations *catalogues* aux pieces.

BOURDET.

Je le crois, Monſieur ; d'ailleurs je

m'y connois un peu, voyez-vous, & l'autre jour j'ai vu un morceau de vous qui... ma foi...

VERMILLON.

Une bataille ?

BOURDET.

Non, c'étoit...

VERMILLON.

Un morceau d'architecture ?

BOURDET.

Non, non, une tête...

VERMILLON.

Ah ! une académie ! un *busque* d'Alexandre, peut-être ?

BOURDET.

Non, non, dans la rue Saint-Martin, une tête de Negre...

VERMILLON.

Ah ! l'enſeigne de M. Brocardin... Je m'en vas vous dire... j'ai bien voulu... pour lui faire plaiſir... mais ſans conſéquence au moins... car je...

BOURDET.

Oh ! elle étoit ma foi bien trouſſée ! j'ai vu peu de portraits plus frappans... & attendez, comment diable y avoit-il deſſous ? au... au...

VERMILLON.

Au roi de Maroc.

BOURDET.

Oui, au roi de Maroc !... avec un ſabre !... il avoit ma foi bon air, & je ſuis ſûr, ſans avoir vu l'homme, que cela doit lui reſſembler.

VERMILLON.

Oh ! pour ce qui eſt de ça... je n'ai pas d'amour-propre, mais pour

ce qui eſt du portrait, ni la Tour, ni Vanloo... Enfin ſuffit, chacun ſon genre.

BOURDET.

Vous avez raiſon; mais pourquoi ne pas mettre un morceau comme ça au ſallon : cela vous feroit honneur.

VERMILLON.

Monſieur, c'eſt par politique. Au ſallon, voyez-vous, il faut de la protection... & puis cela n'a qu'un tems. Mais, où il eſt à la porte Saint-Martin, cela ſe voit tous les jours; un étranger entre ou ſort, il examine mon tableau; il s'arrête, il s'informe, & le mérite perce en dépit des envieux.

BOURDET.

Oui, ma foi, c'eſt bien dit... Ah ça, M. Vermillon, je voudrois avoir une petite décoration bien gentille, dans le goût de... Voyez-vous, ma piece eſt champêtre, il faut quelque choſe de léger.

VERMILLON.

En ce cas là, Monſieur, il faudra d'abord ſur la droite un beau palais, avec une place publique, deux fontaines & une colonnade.

BOURDET.

Comment, Monſieur, vous n'y penſez pas.

VERMILLON.

Pardonnez-moi, Monſieur, pardonnez-moi. Sur la gauche, un temple avec de belles ſtatues, & dans le lointain on appercevra la mer avec des vaiſſeaux. Cela ſera un fort beau coup d'œil.

BOURDET.

Mais, Monſieur, ma piece n'eſt qu'une paſtorale.

VERMILLON.

C'eſt juſtement pour cela. Plus une choſe eſt ſimple, plus elle a beſoin d'être relevée par l'éclat de la décoration.

BOURDET.

Mais non, cela feroit un contre-fens.

VERMILLON.

Point du tout, Monfieur; c'eft aujourd'hui la grande mode, & tant de petits riens que l'on voit tous les jours, ne paffent qu'à la faveur de la mufique & de la peinture.

BOURDET.

Oh! mode tant qu'il vous plaira; moi, je veux faire à ma tête, & j'ai l'idée de la plus jolie décoration du monde. Ecoutez-moi.

VERMILLON.

Voyons, Monfieur.

BOURDET.

Le théatre repréfentera un bois d'un côté, voyez-vous, avec des arbres, beaucoup d'arbres-là, bien épais, un

bois enfin, vous entendez-bien, & de l'autre côté une plaine, une grande plaine où des bergers & des jeunes filles sont occupés à paître leurs brebis & à traire leurs vaches. C'est champêtre ça ! voilà un coup-d'œil agréable !... Tout d'un coup l'on verra sortir du bois des satires qui enleveront les jeunes filles; les bergers courent après pour les secourir; mais ils sont arrêtés par des loups & des tigres qui les déchirent, & les mettent en pieces... Hem ? qu'en dites-vous ? C'est une idée celle-là ?

VERMILLON.

Oui, Monsieur, & belle même.

BOURDET.

Oh pour le goût ! on ne peut pas me le dispúter, & c'est ce qui est cause de ma fortune; car enfin... ma manufacture... qu'est-ce qui m'a donné ce grand débit ? Et mes beaux papiers de la Chine que je fabrique dans le fauxbourg Saint-Denis. Tout ça part

de là. (*Se touchant la tête*). C'eſt l'idée... auſſi mes confreres en enragent, mais là, là, patience, je vais bientôt quitter le commerce, & je ne veux plus me mêler que de grandes choſes.

VERMILLON.

Ce ſera fort bien fait.

BOURDET.

Je vais vous faire voir mon théâtre, & vous prendrez vos dimenſions pour m'exécuter cela tout de ſuite.

VERMILLON.

Quand vous voudrez, Monſieur, je vais chercher mes couleurs & mes pinceaux, & dans l'inſtant je ſuis à vos ordres.

BOURDET.

Allez, je vous attends... bon. Voilà qui va fort bien... ma piece ſera faite aujourd'hui, ma muſique demain, mes décorations après demain, & dimanche

je donnerai ma fête... ce sera parbleu une semaine bien employée ! Il faut que je donne mes ordres à ma femme de charge sur tout cela. Hola ! eh ! Hortense ! (*Il appelle*). Hortense ! elle n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle. Hortense ! Hortense !.... Quelqu'un donc ?

NICOLE, *sous le nom* D'HORTENSE, *derriere le théatre.*

Eh bien, queuque c'est ?

BOURDET.

Et venez donc, Mademoiselle.

NICOLE.

Et jarni je courons tant que j'avons de force.

SCENE VII.

BOURDET, NICOLE.

NICOLE.

Queuqu'vous avez donc à geuler, not'maître.

BOURDET.

Eh! ventrebleu, Mademoiselle, voilà deux heures que je vous appelle.

NICOLE.

Ah! jarni, sauf vot'respect, ç'à n'est pas vrai not'maître, j'équions sur l'pas d'la porte d'la cuisine, & j'navons pas entendu sonner not'nom.

BOURDET.

Comment je n'ai pas crié vingt fois Hortense! Hortense! J'en suis tout enroué.

NICOLE.

Ah ! la peste soit de vous & de ce chien d'nom-là ! ma fine je l'oublions toujours. Queu rage avez-vous aussi de m'donner des sobriquets comme ça, que ne m'appellez-vous Nicole tout court. Je vous répondrions tout de suite. Mais vot'Hortense m'embrouille.

BOURDET.

Ah ça ! vous embrouille.

NICOLE.

Eh ! pardine oui. C'est comme vous encore. Vous vous appellez Bourdet, feu vot'pere défunt, devant Dieu soit son ame d'heureuse mémoire, s'appelloit Bourdet aussi, v'là qu'est ben, ça s'entend Point du tout, v'là qu'un rat vous prend & pis zeste, c'est pus Bourdet qu'on vous appelle, faut dire M. de la Bourdiniere; & toujours des chiens d'noms qu'on ne peut pas se fourrer dans la tête.

BOURDET.

Tout doux, tout doux, Mademoiſelle, ne vous échauffez pas.

NICOLE.

Eh ! morgué, pas tant de politeſſe, ſte Mamzelle là me chiffonne l'oreille. J'aimons mieux être Nicole, encore un coup, & laver vot'vaiſſelle ou filer not'rouet, comme j'avions d'habitude ; mais, jarni, vous êtes un boulverſeux de maiſon & de tout. Je n'm'étonne pas ſi vot'femme qui eſt une brave femme dà, car j'en réponderions comme de nous-même, al ne peut pas vivre avec vous, y a toujours queuque dérangement nouveau. Al me diſoit encore ce matin, j'crais qu'mon mari d'vient fou, & par la jarni, ſi j'oſions, je vous le dirions bien itou.

BOURDET.

Et ſur quoi me dirois-tu cela ?

NICOLE.

Ah mordine ! ſus quoi ? Sus tout

premiérement. Déd'puis queuque tems je n'savons sus quelle herbe vous marchez, mais tant y a que vous n'êtes pas reconnoissable. Aute fois vous travaillez, vous vous mêliez de vos affaires; à présent vous n'y voulez pas mette le nez; vous n'êtes rien, soit dit sans vous déplaire, vous n'êtes rien, révérence parler, qu'un marchand de papier d'images, & v'là que vous voulez faire le seigneur, là, queuque receveux des tailles. Vot'femme s'appelloit la une telle tout bonnement, à présent c'est Madame, gros comme le le bras; vous n'aviez qu'un garçon d'boutique pour faire vos commissions, à st'heure ci, c'est mon laquais par ci, mon laquais par-là; j'équions vot'cuisiniere & ben mince encore; v'là que j'sommes débatisée, j'sommes devenus la femme-de-chambre, femme de charge, que sais-je moi...à quoi j'n'entendons rien, & le reste de d'même : on ne sait pus sus queu pieds danser ici Ce qu'on fait déjà & d'une, ce n'est jamais ce qui faut faire; quand on vous croit là, vous êtes ici; quand on vous parle de st'ici, vous

répondez de ſt'ila ; & pis vos comédies, & pis vos muſiques, & pis vos feux d'artifice...

BOURDET.

Mais Nicole, Nicole !

NICOLE.

Tenez morgué, Monſieur, c'eſt par amiqué que je vous diſons tout ça, mais me v'là lâchée, faut que j'vous parle. C'eſt une honte à vous.

BOURDET.

Taiſez-vous.

NICOLE.

Non, Monſieur, il faut que je vous débride ma chance, auſſi bien je m'apperçevons aſſez que tout ça tournera mal.

BOURDET.

Nicole, à la fin, ſavez-vous que vous m'impatientez ?

NICOLE.

Oh, morgué, c'eſt égal ! tout ça c'eſt pour vot'bien, voyez-vous, v'zavez des flatteurs, des gens qui vous trompent, mais quand vous n'aurez pus rien y voûs tournerons le dos.

BOURDET, *s'impatientant.*

Ah ! l'impertinente créature.

NICOLE.

Impertinente ! V'là ce que c'eſt ; faites entendre raiſon aux gens, v'là comme ils vous traitent.

BOURDET.

Veux-tu t'en aller ?

NICOLE.

Oui, oui, je m'en vas, mais croyez-moi, faites vot'profit de tout ça.

BOURDET.

Ah ! coquine ! ſi tu me fais aller après toi...

NICOLE.

Eh ! non, non, ne vous échauffez pas. Pisque vous le prenez à mal, je ne vous parlerons pus, mais de tout ce que je vous avons dit là, je n'en rabattrons pas une fylabe. (*En s'en allant*). Vous êtes un étourdi...

BOURDET, *la menaçant en se levant.*

Ah coquine !

NICOLE, *de loin, sur la porte de la chambre.*

Un glorieux !

BOURDET.

Ah ! scélérate.

NICOLE.

Un dissipeux de tout bien.

BOURDET.

Ah ! malheureuse.

NICOLE.

Vous vous mêlez de tout ce que

vous n'avez que faire, & vous finirez à l'hôpital. Voilà mon dernier mot. (*Elle se sauve*).

BOURDET.

Ah misérable! je vais t'assommer.

(*Il va après elle, mais il est arrêté par quelqu'un qui entre*).



SCENE VIII.

BOURDET, CATAUGAN, *avec une boîte ſous le bras, pleine de perruques.*

CATAUGAN, *en Gaſcon.*

Serbitur, Monſu, je ſais de vonne part que bous préparez une petite fête, & je biens pour bous offrir de quoi former toute ſorte de dibertiſſement... boulez-vous tragédie, comédie, opéra, balets ? J'ai tout ici deſſous le vras, bous, n'avez qu'à parler.

BOURDET.

Comment çà ? des marionnettes donc ?

CATAUGAN.

Qu'appellez-bous, Monſu, des marionnettes ! Ce ſont des caratteres béritables, repréſentans les perſonnes,

ſenſibles aux yeux de l'imagination comme à ceux du corps.

BOURDET.

Allons donc, c'eſt impoſſible.

CATAUGAN.

Impoſſible, Monſu ! Je bous proube le contraire. Jettez ici les yeux. (*Il vuide la boîte, on voit toutes les perruques*).

BOURDET.

Eh parbleu ! vous vous moquez; ce ſont des perruques.

CATAUGAN.

Eh donc des perruques ! abec quoi boulez-bous jouer une comédie, ſi ce n'eſt abec des perruques ? bous boyez là tous les genres poſſibles. Entrons un peu dans un petit détail. Boulez-vous, par exemple, un poëte ?... Eh bien, Monſu, le boilà le poëte. *Il ſouleve une perruque*). Cette perruque ſeche, dé-

chirée en cherchant la rime, point de chebeux ſur le toupet, la cerbelle vrulée, c'eſt un coup de Phœbus... boulez-bous un muſicien? Le voilà. (*Il montre une autre perruque*). Ces deux faces qui s'en bont l'une en gré ſol, l'autre en e-f ut fa. Cette grecque qui menace le ciel & repréſente une fugue. Boyez ici ce peintre; admirez ce beau déſordre, un côté plat, l'autre élebé, repréſentation de la nature, d'un côté des colines, de l'autre des montagnes; les chebeux vrouillés par-tout & droits ſur le ſommet de la tête, c'eſt le moment de l'enthouſiaſme.

BOURDET.

Mais oui, je commence à comprendre.

CATAUGAN.

Remarquez je bous prie, Monſu, la dignité de cette coëffure blanche... boyez-bous ce bieillard reſpectable!.. C'eſt un pere de famille qui s'attendrit ſur le déſordre de ſes enfans. Cette perruque ſeule peut faire l'ame d'un

drame ou le dénouement d'une tragédie. Boyez ce conseiller de probince, qui bient épouser une bourgeoise de Paris; ce clerc de notaire sous la papillotte. Regardez cette autre, l'effroi du barreau! cette perruque a gagné plus de causes & ruiné plus de famille, qu'il n'y reste de chebeux.

BOURDET.

La peste! Mais vous donnez bien de l'intérêt à vos perruques.

CATAUGAN.

Ah! Monsu, la perruque! bous ne poubez rien sans la perruque. Petits maîtres, gens de robe, personnages graves, homme d'âge, jeunesse étourdie, gens sensés, tout dépend de la perruque, tout est soumis à la perruque. Perruque nouée, perruque quarrée, perruque tapée, perruque cardée, perruque à marteaux, perruque à bourse, perruque à circonstance, perruque à la brigadiere, perruque de bille, perruque de campagne, perru-

que de tout âge, de toute condition; à la cour, à la bille, au village; partout bous ne boyez que perruque, la perruque eſt l'ame de tout, & hors de la perruque, point de ſalut.

BOURDET.

C'eſt vrai, votre remarque eſt juſte pour la comédie, mais pour la danſe, par exemple?

CATAUGAN.

Pour la danſe; eh donc, dans un vallet, boulez-bous aboir un pas de furie? bous prenez une queue de chebal; bous l'ajuſtez en façon de perruque, la criniere hériſſée, tombant ſur les épaules abec les crins tortillés comme autant de diablotins & de petits ſerpentaux, boilà la furie. (*Il montre une groſſe perruque noire*). Elle peut encore ſervir pour figurer un procureur, un greffier, ou tel autre de même eſpece.

BOURDET.

Monſieur, il eſt fort agréable de ſavoir tous ces détails-là.

CATAUGAN.

Oui, Monſu, la perruque peut ſervir à caratériſer toutes les paſſions du cœur humain, & ce que les le Brun, les Michel Ange, les Raphaël ſandis, faiſoient avec leur pinceau, je l'exécute abec mes perruques. Qu'un homme, par exemple, ſoit triſte, rongé d'humeur ou de dépit : cet homme a la perruque baiſſée deſſus les yeux, la bue toute cachée ; on diroit, pour ainſi dire, qu'il ait toute la tête renfermée dans la perruque. Au contraire, eſt-il gai, jovial ou content ? bous boyez la perruque en arriere, les chebeux boltigeans, une phyſionomie ouberte, un air de ſatisfaction, répandu ſur toute la figure... Eſt-ce de la colere ? ſandis ! Un coup de poing ſur la perruque, elle tombe ſur l'oreille en tapageur, voilà la figure d'un déterminé ! & ainſi du reſte, Monſu...

BOURDET.

Mais, Monſieur, avec ce talent-là ; vous devez avoir bien de l'occupation

CATAUGAN.

Oui, Monſu, l'oubrage me galope de toutes parts, je ſuis même en correſpondance avec les puiſſances.

BOURDET.

Eſt-il poſſible?

CATAUGAN.

Je biens de faire l'entrepriſe de la plus forte tête de l'Europe.

BOURDET.

Eh qui done, s'il vous plaît?

CATAUGAN.

J'ai reçu nobiſſimé, des lettres de Conſtantinople, & j'ai de commande une perruque de cérémonie pour le grand biſir, abec une varve poſtiche pour le mouphti, & je ſuis à chercher maintenant pour l'aſſortiment du poil.

BOURDET.

Ma foi, Monſieur, ſi tous vos confreres

freres vous ressembloient, l'état de la perruque seroit un état conséquent.

CATAUGAN.

Conséquent, Monsu! Ce seroit le premier de tous. Effectivement tous les autres nous passent par les mains. La nature, boyez-bous, ne fait que des têtes à perruques, & nous sommes les peintres de la figure; c'est le peigne, sandis, qui fait ressortir tous les traits de la physionomie.

BOURDET.

Oh! c'est un peu trop dire, aussi.

CATAUGAN.

Non, Monsu, combien boit-on des gens tous les jours qui sortant du lit, semblent des petits ours mal lechés; un tour chez le perruquier, boila des petits Adonis... Ah! sandis, combien de faux baptistaires nous signons chaque matin sur le front de nos pratiques?.. Celui-ci est un jeune étourdi qui postule un emploi, sa figure à l'évent, son air

évaporé lui fait du tort, éloigne la confiance. Mettez-bous là, Monſu ; crac un coup de peigne, un toupet en oiſeau royal, trois boucles détachées, & les chebeux à la conſeillere, boila une tête grave, une figure raiſonnable, & l'emploi lui vient en trois accommodages. Cet autre bieillard preſque décrépit, médite une conquête, mais ſa belle lui tient rigueur, je lui releve la grecque avec une petite boucle à l'œil & poudré à blanc, le boila rajeuni de trente ans; allez, beau Narciſſe, triomphez de votre inhumaine... Chaque jour nouveau prodige de la perruque, nouvelle métamorphoſe, combien de femmes qui doivent au perruquier les trois quarts de leurs adorateurs, & qui n'ont fait fortune dans le monde, qu'à l'aide du poſtiche que nous ſavons leur appliquer.

BOURDET.

Je le crois bien.

CATAUGAN.

Je ne beux bous compter qu'un trait

de mon ſavoir faire. Quand ſur le bruit de ma réputation, je quittai Bordeaux pour venir m'établir dans Paris; un beau jour je fus mandé chez un homme d'importance. Je pars, j'arrive, j'entre chez cet homme, & dès la porte, j'apperçois un grand corps; mais je ne bois point de tête; le diable me retape, ce n'étoit qu'une citrouille deſſus les épaules, cela n'avoit pas figure humaine. Je m'approche, je cherche le nez, point de nez; je cherche les zieux, point de zieux; en revanche une grande vouche qui lui mordoit les deux-oreilles. De cette façon de porte cochere il ſort une voix qui me dit; Monſu, faites-moi une perruque à l'air de mon viſage. Sandis! je répondis, Monſu, ce n'eſt pas une petite opération, je ne bous promets pas de réuſſir, mais cependant je ferai l'impoſſible... Effectivement, Monſu, je combine ſi bien mon plan, que j'exécute la perruque, & huit jours après, cet homme qu'on pouvoit montrer à la foire comme une vête rare, épouſe, grace à ma perruque, une fille de quinze mille livres de rente.

BOURDET.

Il vous a ma foi bien de l'obligation.

CATAUGAN.

Cela m'a fait un honneur infini ! & cet homme a été très-reconnoiſſant. En récompenſe, il m'a aſſigné une penſion biagere de quinze mille francs de rente, à prendre juſqu'au dernier chebeu de la perruque.

BOURDET.

C'eſt juſte ! il vous devoit bien cela.

CATAUGAN.

Et quand je me ſuis fait connoître ſur les bords de la Garonne, que je me ſuis fait recevoir maître, qui croyez-bous, qui fut mon chef-d'œuvre de réception ? Quel genre de perruque ? debinez.

BOURDET.

Une perruque de conſeiller ?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

Une perruque à marteau?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

A la brigadiere?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

Ah! ma foi, je ne peux pas deviner çà.

CATAUGAN.

Monſu, j'ai exécuté en perruque la chebelure de la fameuſe comete qui a paru du tems de Jules-Céſar...

BOURDET.

Allons donc, vous plaiſantez.

CATAUGAN.

Non, Monſu. Elle fait encore aujourd'hui l'admiration de tout l'obſervatoire.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, REQUIEM.

REQUIEM.

Bonjour, M. de la Bourdiniere . . .

BOURDET.

Ah! votre ſerviteur, M. Requiem... pardon M. de la perruque, j'ai des affaires maintenant; mais je vous enverrai chercher dans un autre moment.

CATAUGAN.

A botre aiſe, Monſu. Boici mon adreſſe... M. Cataugan, entrepreneur de coëffures pour femmes, fait des perruques pour homme, à la grecque, à

la moderne, à la turque, à la chinoiſe, demeurant ſur le quai de la tignace, à l'enſeigne de l'étrille. (*Il ſort*).

SCENE X.

BOURDET, REQUIEM.

BOURDET.

Ah ! M. Requiem, je ſuis bien aiſe de vous voir. J'ai ſouffert toute la nuit beaucoup de ma jambe.

REQUIEM.

Tant mieux, Monſieur, tant mieux; quand un malade ſent ſon mal, c'eſt ſigne qu'il n'eſt pas déſeſpéré.

BOURDET.

Oui, mais ma jambe devient plus lourde, & je ne peux preſque plus marcher.

REQUIEM.

Tant mieux, Monſieur ; moins vous fatiguerez, & plutôt vous ſerez guéri.

BOURDET.

J'entends bien votre raiſon ; mais cela m'occaſionne depuis quelque tems des maux de tête qui m'inquiétent.

REQUIEM.

Des maux de tête !... Tant mieux ; Monſieur, c'eſt ſigne que le mal veut changer de place.

BOURDET.

Oh ! non pas, car l'un n'empêche pas l'autre. J'ai mal à la jambe & à la tête, tout à la fois.

REQUIEM.

Tout à la fois ! ... Tant mieux ; Monſieur, tant mieux ; c'eſt ſigne que la douleur ſe partage, elle en ſera moins forte.

BOURDET.

Moins forte ; & non, de par tous les diables ; au contraire elle augmente, & je souffre plus que jamais.

REQUIEM.

Plus que jamais !... Tant mieux ; Monsieur, c'est signe que le mal tire à sa fin. Il joue de son reste.

BOURDET.

Ah ! à la bonne heure ! c'est peut-être aussi le chagrin qui fait empirer mon mal... je viens d'apprendre que mon associé étoit à l'agonie.

REQUIEM.

Tant mieux, Monsieur.

BOURDET.

Comment tant mieux ? cet homme qui va peut-être mourir !

REQUIEM.

Ce n'est pas pour lui que je dis tant

mieux, c'eſt pour vous, Monſieur; il vaut beaucoup mieux que votre redoublement vienne de là, voyez-vous, que d'un mal réel; il y a plus de remede.

BOURDET.

Ce que j'aime de vous, M. Requiem, c'eſt que vous êtes bien conſolant; en vérité c'eſt un plaiſir d'être malade avec vous.

REQUIEM.

Mais, Monſieur, c'eſt naturel. Il ne faut jamais inquiéter ſes malades. Pour moi je n'ai jamais épouvanté les miens, & j'en ai connus tels qui auroient mieux aimé mourir avec moi que de guérir avec un autre.



SCENE XI.

Les mêmes, NICOLE, *apportant une Lettre.*

BOURDET.

Comment coquine ! te voilà encore ?

NICOLE.

Eh ! jarni vous êtes toujours en colere depis queuque tems ; tenez, v'là pour vous égayer.

(*Elle lui donne la lettre cachetée de noir & s'en va*).

BOURDET.

Ce sont nouvelles de mon associé... Ah ! morbleu ! elle est cachetée de noir... (*Il lit*).

Monsieur, je vous donne avis que votre associé est mort hier au soir ; je ne doute pas que vous ne soyiez sensible à cette perte ; mais ce qui vous intéressera davantage encore, c'est que votre commis, profitant du désordre que sa mort a occasionné, est parti cette nuit, & a emporté tous les fonds qui étoient dans votre caisse... Il y a long-tems qu'on vous avertissoit de revenir, mais vous n'en avez voulu tenir compte. Cela vous apprendra à vous mêler une autre fois de vos affaires. (*Il parle*). Ah! morbleu le coquin ! il m'emporte vingt mille francs. Eh vîte, M. Requiem, il faut penser ma jambe, & je vais partir pour Paris, & envoyer du monde après lui.



SCENE XII.

Les mêmes, NICOLE *revient en courant & criant.*

NICOLE.

Miséricorde ! au feu ! au feu !

BOURDET.

Eh bien ! eh bien ! Nicole ! qu'est-ce que c'est donc ? qu'est-ce qu'il y a ?

NICOLE.

Ah ! Monsieur, tout est perdu.

REQUIEM.

Qu'est-ce que c'est donc ?

BOURDET.

Parleras-tu donc ?

NICOLE.

Ah ! mon pauvre maître ! Je vous

l'avois bien dit, avec vos feux d'artifice...

BOURDET.

Eh bien ! après donc ?

NICOLE.

Eh bien ! ſt'homme que vous aviez enfermé la-bas dans ce pavillon neuf, pour faire ſes fuſées & ſes ſoleils, a voulu tirer queuque pétards, le feu a pris à la charpente du plancher, on a été pour abattre le toît; mais morgué le bâtiment étoit de boue & de crachat, car ſi-tôt qu'on a touché tant ſeulement la couverture, toute la maiſon eſt tombée ſans ſus deſſous.

BOURDET.

Ah malheureux ! je ſuis perdu.

NICOLE.

Tout le monde dit comme ça que c'eſt la faute de l'architeque, & que les fondemens ne valoient rien.

BOURDET.

Ah ! le ſcélérat ! me voilà ruiné.

REQUIEM (*à part*).

Ruiné ! Oh bien le dénouement ne va pas tarder.

BOURDET.

Allons vîte, M. Requiem, panſez-moi, je vous en prie, que j'aille voir ſi je pourrai ſauver quelque choſe, ou du moins faire un bon procès à ce coquin-là.

REQUIEM.

Ma foi, Monſieur, il eſt inutile de vous amuſer plus long-tems. Je ne ſais pas actuellement ſi vous auriez de quoi me bien payer mes viſites ; il ne faut plus vous tromper. Je vous avouerai naturellement que je ne connois rien à votre mal, & que s'il en eſt encore tems, je vous conſeille de vous adreſſer à quelqu'autre médecin que moi.

BOURDET.

Comment donc ! que voulez-vous dire ?

REQUIEM.

Que vous auriez mieux fait de remettre votre jambe entre les mains de l'architecte qui vous a ruiné, & de me donner à moi, la conduite de votre bâtiment, nous aurions mieux réussi tous les deux.

BOURDET.

Mais, je ne vous entends pas.

REQUIEM.

Je m'explique, Monsieur; vous avez la manie de vous mêler de tout ce qui ne vous regarde pas; & voilà ce qui fait notre tort à tous. Il y a quelque tems, quand vous voulûtes faire bâtir, j'étois maçon, moi, je me suis présenté à vous, mais vous avez voulu me faire exécuter un plan de votre idée, qui n'avoit pas le sens commun;

je m'y ſuis refuſé. M. de la Lancette, qui ne faiſoit pas fortune dans ſon état de chirurgien, & qui avoit eu quelque principe de mon métier, s'eſt chargé de votre bâtiment, & ce n'eſt pas ſa faute, ſi, en ſuivant votre plan, il a fait de mauvais ouvrage.

NICOLE.

Ah ! morguenne, c'eſt vrai auſſi ; v'là ce que je vous avons dit cent fois.

BOURDET.

Mais, vous, morbleu ! vous qui m'avez eſtropié.

REQUIEM.

Moi, Monſieur, c'eſt tout auſſi ſimple. Vous êtes tombé malade quelque tems après... Vous avez fait chercher un chirurgien, il n'y en avoit plus dans le village. Ma foi l'exemple de M. de la Lancette m'a tenté, j'ai fait comme lui ; j'ai troqué de métier. J'ai endoſſé la robe, vous ne m'avez pas

reconnu ; j'ai panſé votre jambe comme j'ai pu. Ce n'eſt pas ma faute ſi je ne vous ai pas guéri, mais la leçon doit vous corriger ; il vous en coûtera une jambe & une maiſon, ce n'eſt pas trop pour devenir ſage, & nous apprendrons tous à vos dépens à ne nous mêler dorénavant que de ce que nous ſaurons bien.

SCENE XIII.

BOURDET, L'IMPROMPTU, VERMILLON, TRIPLECROCHE, *entrant l'un après l'autre.*

BOURDET.

Ah ! ſcélérats ! voleurs maudits ! me voilà déſeſpéré, anéanti !

L'IMPROMPTU.

Monſieur, en vous attendant je viens de compoſer un petit impromptu qui, j'eſpere . . .

BOURDET.

Ah ventrebleu ! il m'en arrive un cruel impromptu !

VERMILLON.

Monſieur, voici mes pinceaux, & ma palette toute chargée, & je vous apporte un petit croquis de décoration.

NICOLE.

Que le diable te croque, chien de barbouilleur !

TRIPLECROCHE.

Ah ! vivat ! Monſiou, vivat ! je viens de vous trouver oun accord en be, fa, ſi, qui vous fera venir la chair de poule. Ecoutez-le.

NICOLE.

A l'autre ! que le diable vous emporte tous.

L'IMPROMPTU.

Monſieur, entendez mon impromptu.

VERMILLON.

Monſieur, jettez les yeux ſur mon croquis.

BOURDET.

Eh! Meſſieurs, laiſſez-moi... le feu...

TRIPLECROCHE.

Le feu! oui, Monſiou, le feu dou génie, il pétille dans ſta compoſition. Écoutez-là...

(*Il le retient par le bras*).

BOURDET.

Miſéricorde! mais tout va brûler pendant ce tems-là!

TRIPLECROCHE.

Je l'eſpere bien, Monſiou. La flamme, les éclairs, oun incendie, la volcan : oun embraſement, il n'eſt pas piou chaud que ſté miracouleux be, fa, ſi,

NICOLE, *le pouſſant.*

Mais maudit, bé, fa, ſi, entends-tu

la raiſon donc ? Le feu qui eſt à la maiſon ?

LES DEUX AUTRES.

Le feu !

NICOLE.

Eh oui, le feu morgué ! & qui va nous griller tout pendant vos chiennes d'hiſtoires !

L'IMPROMPTU.

Eh vîte, ſauve qui peut. (*Il s'en va*).

VERMILLON.

Oh ! c'eſt bien différent... Monſieur, puiſque vous n'avez plus rien à peindre, je ſuis bien votre ſerviteur. (*Il s'en va*).

BOURDET.

Hélas ! Meſſieurs, ne m'abandonnez pas.

TRIPLECROCHE.

Le feu eſt ici ! ah, Monſiou quel

bonhor ! voilà ouna augmentation d'idée qui me vient ; on peut tirer partie de ſta ſituation.

BOURDET.

Comment donc ?

TRIPLECROCHE.

Ah ! ſignor mio. J'ai trente dénouemens d'opéras à faire où ce qui faut du feu per finir chaudement, & je m'en vais prendre modele en voyant brouler votre maiſon per exprimer naturellement les effets de la flamme, le pétillement des étincelles, la choute des plafonds & le vacarme de la confuſion générale . . . Oh qué bel tableau ! qué ſouperbe occaſion ! . . . Monſiou, le ciel vous conſerve ! Oh quel enthouſiaſme ! qué fortuna ! . . . qué ſuperba occaſion ! (*Il s'en va en répétant avec tranſport*) : Oh qué ſuperba occaſion.

✻

SCENE XIV, *& derniere.*

BOURDET, NICOLE.

NICOLE.

Eh bien ! note maîte, v'là t-il pas ce que je vous avions prédit ?

BOURDET

Ah malheureux ! que vais-je devenir ?

NICOLE.

Ah dame, y ni a pus qu'un remede à tout ça ; c'eſt de retourner chacun à not' affaire. Vous reprendrez votre commerce, le maçon reprendra ſa truelle, le chirurgien ſa lancette ; moi je retournerai à mes moutons, & je dirons tous, comme le proverbe, *Chacun ſon métier les champs ſont bien gardés.*

FIN.

VIENT

VIENT A POINT

QUI PEUT ATTENDRE;

OU

LES ÉPOUX RÉUNIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Le COMTE de Fierville.

La COMTESSE de Fierville.

Un Jeune MARQUIS, *Petit-Maître*.

PARNASSE, *Poëte*.

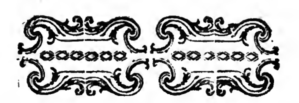
L'ABBÉ Colifichet.

La PRÉSIDENTE de la Roche.

LISETTE, *Femme-de-Chambre de la Comtesse*.

Un LAQUAIS *de la Comtesse*.

La Scene est dans le cabinet de toilette de la Comtesse : elle se passe depuis midi jusqu'à trois heures.



VIENT A POINT

QUI PEUT ATTENDRE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un Cabinet de Toilette : d'un côté on voit la Toilette toute dreſſée, & de l'autre, plusieurs ſieges.

LISETTE, *tenant en main un billet, & parlant à quelqu'un dans la couliſſe.*

Vous pouvez vous en retourner... je le remettrai à Madame... (*S'avançant ſur la ſcene*) : liſons ce billet, il n'eſt

pas cacheté ; ce n'eſt point là une indiſcrétion. (*Elle lit*).

Le Comte de Fierville fait dire à Madame qu'il la viendra voir aujourd'hui, & la prie de reſter en conſéquence chez elle toute la matinée.

Ah ! voici une nouvelle qui ne plaira guere à ma maîtreſſe... Une viſite de ſon époux !... Elle n'y eſt pas accoutumée... (*Elle porte le billet ſur la toilette*). Préparons cette toilette ; une femme aime toujours à plaire, ne fût-ce qu'à ſon mari... Le charmant ménage que celui-ci ! M. le Comte de Fierville, âgé de quarante ans, s'aviſe de devenir amoureux, il y a ſix ans, de ma maîtreſſe, qui étoit alors ſous ſa tutelle... Monſieur déclare ſa belle paſſion, exige du retour... La pupille, qui n'a que dix-huit ans, eſt, ſuivant l'uſage, une ingrate ; mais elle brûle de ſe faire épouſer... Grandes proteſtations d'un côté, petites minauderies de l'autre ; bref, on demeure d'accord, & les nôces ſe font : mais à peine

eſt-on arrivé au bout de l'année, que chacun ſonge déjà à ſe ſéparer ; Monſieur laiſſe Madame dans cet hôtel, & s'enfuit dans le fauxbourg St. Honoré, où il a la complaiſance de ſe laiſſer ruiner par ſes maîtreſſes. Madame, à ſon tour, n'ignore pas que la vengeance eſt un plaiſir des Dieux, & met à profit toutes les reſſources de l'indépendance. Elle auroit même le bonheur de ne ſe pas croire mariée, ſans les viſites, aſſez rares pourtant, de ſon cher époux, qui vient chez elle en bonne fortune... Ah ! il faut l'avouer, c'eſt une belle choſe qu'un mariage de qualité ! Mais voici Madame, régalons-la de ce petit poulet. (*Elle prend le billet*).

SCENE II.

La COMTESSE, LISETTE.

La COMTESSE.

Lisette, quel eſt ce papier ?

LISETTE.

Madame, c'eſt un billet doux.

La COMTESSE.

De qui ? Du petit Marquis, apparemment ?

LISETTE.

Non, Madame.

La COMTESSE.

Je devine : du jeune chevalier, n'eſt-ce pas ?

LISETTE, *ſoupirant.*

Encore moins ; c'eſt de M. le Comte.

LA COMTESSE.

De mon mari ! ... Ah ! Dieux ! Voyons... (*Elle lit*). Il prend bien mal ſon tems... Mais, pourrois-tu deviner ce qu'il me veut, avec ſon ennuyeuſe viſite qu'il m'annonce ?

LISETTE.

Ma foi, Madame, je n'en ſais rien... Attendez : il s'eſt peut-être brouillé avec quelqu'une de ſes maîtreſſes...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LISETTE.

Eh bien ! il vient s'en conſoler avec vous : cela eſt dans l'ordre.

LA COMTESSE.

Ah ! je ne puis me faire à ſes mauſſades viſites : je ne l'ai pourtant vu que ſix fois, depuis cinq ans que dure notre ſéparation... Donne-moi mon peignoir... Approche la toilette... (*Elle met ſon*

peignoir, & se regarde à la glace). Que je suis changée ! je ne me reconnois plus... (*Elle fredonne*). A propos, pourrois-je savoir, Mlle. Lisette, comment vous trouvez le Marquis ? (*Elle s'assied devant sa toilette*).

LISETTE.

Moi, Madame ! je le trouve *charmant*, *délicieux*.

La COMTESSE.

On diroit que tu en serois amoureuse. Encore une épithete de plus, & je te ferois l'honneur d'en être jalouse.

LISETTE.

Je m'estime trop peu, pour porter mes vues aussi haut.

La COMTESSE.

C'est-à-dire, qu'il ne te déplairoit pas, & que s'il te faisoit sa cour..., Mlle. Lisette ne seroit point cruelle.

LISETTE.

Madame, je ne dis pas cela ; mais je ne réponds de rien.

La COMTESSE.

Je t'entends... Tu le trouves donc mieux que le petit chevalier ? (*Avec un ſoupir*). Le perfide !

LISETTE.

Le chevalier de Forlieu ! Ce ſoupirant que vous aviez enlevé à la préſidente de la Roche ! Fi donc ! c'étoit une véritable poupée qui n'avoit que le ſouffle...

La COMTESSE.

Crois-tu que je faſſe attention à ces choſes-là ?

LISETTE.

Non, Madame : mais vous avouerez que ſi une foible conſtitution n'eſt pas une raiſon pour rebuter un amant, ce n'en eſt pas non plus une pour le choiſir...

La COMTESSE.

Mais, Lisette, il fut un tems où tu chantois ses louanges, où tu vantois ses bonnes qualités, où tu le trouvois *divin*, *adorable*...

LISETTE.

Il se peut, qu'aveuglée par de faux brillans... Ce sexe est si trompeur !... D'ailleurs, Madame, il vous aimoit, & en faveur d'un pareil procédé, on peut pardonner bien des choses.

La COMTESSE.

Penses-tu que le Marquis soit sincere, qu'on puisse ajouter foi à ce qu'il dit ?

LISETTE.

Comment ne pas le croire ? Il est si joli !

La COMTESSE.

Il a l'air bien évaporé.

LISETTE.

C'eſt le plus raiſonnable Marquis que j'aye encore vu.

La COMTESSE.

S'il alloit devenir inconſtant comme ce malheureux chevalier ! ... Eh ! tu dis donc que ce monſtre-là ne veut pas me rendre mon portrait ?

LISETTE.

J'ai exécuté les ordres de Madame : il a beaucoup plaiſanté, mais point de portrait.

La COMTESSE.

Quelle étourderie de ma part !

LISETTE.

Auſſi, Madame, pourquoi ne pas faire comme moi ! N'eſt-ce donc pas aſſez de leur prêter l'original ? Il n'en reſte point de trace ... Avec un peu d'adreſſe ...

La COMTESSE.

Lifette, vous abufez étrangement de la familiarité que je vous permets.

LISETTE.

Je vous en demande mille pardons.

La COMTESSE.

Qui entre ici ? (*D'un air d'humeur*). Seroit-ce déjà mon mari ?

LISETTE, *allant voir à la couliffe.*

Oui, Madame, c'eft lui-même.

La COMTESSE.

Ah ! Dieux ! . . . Il faut nous armer de patience. (*Lifette fort*).



SCENE III.

Le COMTE, La COMTESSE; LISETTE, *revenant ſur la fin de la Scene.*

La COMTESSE *ſe leve, & va au devant du Comte.*

Ah! bonjour, Monſieur.:. On a donc le plaiſir de vous voir? Vous devenez d'un rare... Mais vous êtes ſi occupé ailleurs: & cette *fille* du bal d'hier...

Le COMTE, *affectant l'air étonné.*

Quelle *fille!*... Et que voulez-vous dire?...

La COMTESSE, *d'un ton de mépris.*

Une jeune brune coëffée en *chien couchant*, ſurmonté d'un *hériſſon* &

accompagné de longs *sentimens*, habillée d'une *polonoise puce*, dont le *parfait-contentement* étoit couleur de *soupirs étouffés*, & chaussée d'un petit soulier rose, avec le *venez-y-voir* verd-pomme... Vous voyez que je l'ai bien remarquée.

Le COMTE *souriant. Il lui fait signe de s'asseoir ; ils s'asseyent tous deux.*

A miracle ! ... Vous vous formez... (*La Comtesse lui sourit d'un air méprisant*). Vous avez-là un rire moqueur qui vous sied à ravir... Fort bien ; voilà un regard d'une assurance dédaigneuse, qui prouve vos progrès. Ecoutez, Madame, c'est un art inutile vis-à-vis de moi. Ne cherchons pas à nous excuser ; traitons-nous comme si nous ignorions nos torts : ils n'ont de réalité que celle qu'on leur suppose. De la décence sur-tout ; je n'attenterai jamais sur votre liberté ; mais n'en abusez pas. Par exemple, vous aviez six chevaux bien appareillés & d'un bon âge, pourquoi les avoir échangés contre cet attelage *bai-pie* ?

La COMTESSE.

Le noir eſt ſi triſte ! Il ne m'en a coûté que deux cens louis de retour. La ſotte choſe que des chevaux tout noirs ! Et avec tous leurs crins encore ! Cela ne convient qu'à de vieilles préſidentes.

Le COMTE.

Fort bien... Ne puis-je pas au moins me diſpenſer d'approuver la nouvelle livrée que vous avez priſe ?... Des galons en argent ſur toutes les tailles !

La COMTESSE.

J'avoue qu'elle eſt un peu plus coûteuſe... Auſſi, vous conviendrez qu'elle eſt d'une élégance peu commune, d'un brillant... D'ailleurs, il y avoit dans l'ancienne des galons d'un jaune foncé, & vous ſavez ma répugnance pour le jaune.

Le COMTE.

Puiſque vous me faites la grace de vouloir bien porter mon nom, vous

pouvez bien auſſi porter mes couleurs... Mais pourquoi avez-vous fait repeindre à ſi grands frais votre ſallon ?

La COMTESSE, *d'un air animé.*

Ah ! Monſieur, ma petite chienne y avoit toujours des vapeurs. Elle a une horreur pour le bleu, qui paſſe l'imagination, au point qu'elle mordit un laquais de la ducheſſe, parce qu'il avoit un habit de cette couleur.

Le COMTE.

Mais, Madame...

La COMTESSE.

Allez, Monſieur, ſoyez perſuadé que toutes mes prétendues fantaiſies ſont, on ne peut pas mieux, penſées & réfléchies. Au reſte, épargnez-moi de vains conſeils, cela m'appeſantit. J'ai la tête pleine de ces chevaux *baiſpies*, que je commence pourtant à trouver un peu fades... Il y avoit encore un certain cocher qui m'avoit

donné dans la vue ; c'eſt un garçon d'une taille & d'une groſſeur extraordinaires ; il appartenoit à la préſidente de la Roche, que vous connoiſſez bien, & qui en raffoloit : mais le Marquis eſt venu à bout de le lui enlever pour moi, moyennant cinquante louis de gages ; je l'ai d'aujourd'hui...

Le COMTE.

Quelle folie, Madame ! eh ! ne craignez-vous pas le reſſentiment de la préſidente ? On m'a dit qu'elle vous en vouloit beaucoup... Vous ſavez pourquoi.

La COMTESSE.

Je la crois fort dangereuſe en effet... Liſette ! Liſette !...

LISETTE, *en entrant.*

Madame !

La COMTESSE.

Dites à Latour, à mon nouveau

cocher, de venir ſaluer M. le Comte. Mais c'eſt que Latour eſt un homme unique.

Le COMTE.

Liſette, reſtez. (*A la Comteſſe*): Adieu, Madame, je ne veux pas être le témoin de vos continuelles extravagances : je ſors.

La COMTESSE.

Mais, il faut que vous le voyez!

Le COMTE.

Non, Madame, je vais chez la préſidente tâcher de réparer votre étourderie ; j'étois venu pour vous parler d'autre choſe, mais je reviendrai.

La COMTESSE.

Comme vous voudrez... J'eſpere pourtant, puiſque je vous en prie, que vous m'épargnerez à l'avenir vos éternelles complaintes & vos bourgeoiſes remontrances.

Le COMTE, *d'un ton animé.*

Mais, Madame, vous le prenez ſur un ſingulier ton. Il me ſemble que j'y ſuis fondé, &, que j'ai quelques droits.

La COMTESSE, *ironiquement & d'un ton piqué.*

Des droits, Monſieur ! l'expreſſion eſt rare.

Le COMTE.

Oui, Madame, des droits : & ſi vous me fâchez ...

La COMTESSE, *s'appuyant ſur Liſette.*

Je n'en puis plus ... je me trouve mal... Liſette, je me meurs.

Le COMTE.

Quoi donc ! ... Qu'avez-vous ! ... Et quel mal ſubit ...

La COMTESSE.

Vous ſavez, Monſieur, que la moindre contradiction me donne une criſe

pation de nerfs qui m'afflige le plus *douloureusement* possible, & vous ne cessez depuis deux heures de me tenir des discours que l'on ne peut entendre... En vérité ce n'étoit pas la peine de quitter votre fauxbourg S. Honoré, pour venir ici me faire mourir.

Le COMTE, *d'un ton outré.*

Fort bien, Madame, il faudra que je vous laisse vous livrer à toutes vos fantaisies, sans que je puisse...

La COMTESSE.

Continuez, Monsieur, continuez sans aucun égard... Je sens qu'il est plus à propos que je quitte la partie... Je vous cede la place... J'espere que vous ne me relancerez pas jusques dans mon boudoir... Lisette, suivez-moi.

Le COMTE, *furieux.*

Je perds patience.

a COMTESSE, *se retournant & froidement.*

Monsieur, quand aura-t-on l'avange de vous revoir ?

Le COMTE, *d'un ton d'humeur.*

Quand vous serez plus raisonnable.

La Comtesse sort en haussant les aules.

ISETTE (*à part, suivant la Comtesse*).

S'il tient parole, il court grand risue de ne jamais remettre le pied dans iôtel.



SCENE IV.

Le COMTE, *ſeu*.

La Comteſſe a raiſon... Auſſi, je ſuis un grand ſot... Je venois la complimenter ſur le choix qu'elle a fait du Marquis pour ſon nouvel amant,... il ne peut que lui faire honneur; d'ailleurs c'eſt mon ami;... & je me ſuis laiſſé, à propos de rien, emporter par ma vivacité ordinaire... J'ai été juſqu'à deſcendre avec elle dans des détails minutieux, que ne ſe permettroit pas le plus triſte Robin. Ah!... je ne me le pardonnerai jamais. Ciel! ſi l'on ſavoit cette aventure, je ſerois *impitoyablement* perſifflé... Comment y remédier?... Le plus court parti eſt de m'enfuir, & de donner carte blanche à la Comteſſe... Je m'apperçois qu'elle connoît mieux le monde que moi, & ſi pourtant... Mais, j'apperçois l'amant du jour.

SCENE V.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS, *d'un ton turbulent.*

En vérité, Madame... (*Voyant le Comte, il demeure penſif & inquiet, & dit à part*). Ciel ! c'eſt le mari !... Que faire !

Le COMTE, *courant l'embraſſer.*

Bonjour, Marquis ; que je t'embraſſe. Hé bien ! comment vont les plaiſirs ? ... Mais quoi ! du ſombre, de la triſteſſe... A ton âge !... fi donc !

Le MARQUIS, *interdit.*

Non, mon ami, c'eſt une migraine *effroyable*, qui vient de me prendre comme *un coup de foudre.*

Le COMTE.

Marquis, cette migraine-là ne t'eſt point ordinaire, & je parierois que tu as quelque choſe dans l'eſprit, dont tu crains de m'entretenir. Tu as tort, on peut avec un ami toucher certaines matieres dont on feroit un myſtere à d'autres.

Le MARQUIS, *d'un ton de perſifflage.*

Il eſt vrai que, même dans les affaires de cœur, c'eſt une conſolation de voir nos amis s'y intéreſſer, & qu'un confident eſt un être *eſſentiellement* indiſpenſable.

Le COMTE.

Sois perſuadé, Marquis, que perſonne ne met plus d'intérêt que moi à ce qui te regarde; mais ma foi, mon ami, il faut ſavoir prendre ſon parti, & n'eſtimer les femmes que ce qu'elles valent.

Le MARQUIS (*à part*).

Que veut-il dire! Soupçonneroit-il mon

mon intrigue avec la Comtesse. (*Haut*). M. le Comte, point d'ambiguité, je vous prie, expliquez-vous.

Le COMTE, *montrant l'appartement de la Comtesse, en tenant le Marquis dans ses bras d'un air de cordialité.*

Je vais parler plus franchement. Est-ce que tes amours là-dedans prennent une mauvaise tournure, & ton chagrin proviendroit-il déjà de quelque infidélité ?

Le MARQUIS, *sérieusement.*

Mais, à quoi bon tout ce *persifflage ?* Et qu'entendez-vous par mes *amours là-dedans ?*

Le COMTE, *d'un air dégagé.*

Eh, parbleu ! n'es-tu pas assez passablement avec ma femme ? Et dans ce cas-là, qui diable veux-tu qui soit blessé de sa conduite ? Sera-ce moi ? La plaisanterie seroit *délicieuse.*

Le MARQUIS, *en riant.*

Ma foi, mon cher Fierville, j'étois aſſez *innocent* pour le croire : vous me ſoulagez beaucoup.

Le COMTE

Cela me ſurprend, Marquis... Je te croyois un peu plus au courant. Il y a long-tems que Mme. de Fierville & moi n'avons rien de commun que le nom. Tu veux bien te charger du reſte, & je t'en ſais bon gré. Mais tu crois me devoir une politeſſe, aſſez mal entendue cependant.

Le MARQUIS.

J'avoue que vous voilà dans les grands principes, mon ami ; mais peut-être êtes-vous le ſeul mari, ſans vouloir vous flatter, qui en ſoyiez ſi vivement pénétré, & qui en donniez leçon avec autant de courage.

Le COMTE.

Je t'aſſure que je ne prétends pas

en retirer beaucoup d'honneur, & que je n'avois, en vérité, d'autre dessein que de te consoler dans ta disgrace, si je t'eusse trouvé plus piqué que de raison.

Le MARQUIS *d'un ton de persifflage.*

Vous me connoissez mal. Une affaire de cœur ! Moi ! Il ne me faudroit plus que cela pour me *noyer !*

Le COMTE.

Ah ! tu fais le discret avec ton ami ! Cela n'est pas bien.

Le MARQUIS, *sérieusement.*

Encore un coup, je ne suis pas l'amant de votre femme, je ne suis pas brouillé avec elle, & je viens seulement lui rendre compte d'une commission dont elle m'a chargé !... Un cocher de la présidente...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Pourquoi me faire ici des mysteres ? As-tu peur que je t'enleve ta

conquête ?... Va, ne crains rien ; je l'ai eue aussi, moi, tout comme un autre, mais sans en être engoué, sans...

Le MARQUIS, *sérieusement.*

Mais, mon ami, vous n'avez donc jamais aimé la Comtesse ?

Le COMTE.

Peut-être, te l'avouerai-je pour te faire ma cour, l'eussé-je gardée plus long-tems, si elle n'eut été que ma maîtresse ; mais l'hymen est venu tout gâter.

Le MARQUIS, *d'un ton passionné.*

Vous ne pouvez nier qu'elle ne soit pétrie de graces.

Le COMTE.

Je m'y attendois... Pauvres amans ! Vous êtes tous d'étranges dupes.... Au surplus, je te demande pardon, si je t'en parle si librement : mais en vérité j'aime beaucoup mieux qu'elle

t'ait qu'un autre, & ſur-tout, que ce petit chevalier de Forlieu qu'elle s'étoit donné. Toi, tu es mon ami, & j'eſpere que quelque infidélité de ma femme ne parviendra jamais à nous brouiller.

Le MARQUIS.

Fierville, c'en eſt trop; ceſſez cette plaiſanterie.

Le COMTE.

Tu as raiſon; car je perds ici mon tems. Adieu, Marquis, embraſſons-nous comme deux bons amis. (*Il l'embraſſe*). Je te laiſſe avec la Comteſſe, je viens de lui promettre de paſſer chez la préſidente: j'y cours. (*Il ſort*).



SCENE VI.

Le MARQUIS, La COMTESSE.

Le MARQUIS, *seul un moment.*

Je n'en reviens pas... Tout étourdi que je suis, je ne saurois concevoir comment un mari peut paroître si tranquille & si indifférent sur la conduite de sa femme ! (*La Comtesse entre*). Mais, voici la Comtesse.

La COMTESSE.

Ah ! c'est vous, Marquis, le Comte vous a vu... De quoi vous a-t-il entretenu ? De détails de ménage, sans doute ? Savez-vous qu'il n'est venu aujourd'hui que pour me reprocher mon faste, contrôler toutes mes actions : il les traite d'extravagances... Ne le trouvez-vous pas bien singulier ?

Le MARQUIS.

Vous avez dit le mot, Madame. Oui, c'eſt le mari le plus ſingulier que j'aye encore rencontré... J'aurois voulu que vous euſſiez été témoin de notre converſation... Mais, laiſſons cela, je vous prie, & permettez-moi de me livrer tout entier au plaiſir que j'ai de vous voir (*Avec volubilité*). Je ne voulois pas croire en entrant chez vous, belle Comteſſe, que vous fuſſiez encore levée. Comment ! ſe coucher à cinq heures du matin, & ſe lever à midi ! Oh ! c'eſt pour en périr, vous mériteriez d'être grondée : mais vos graces ſont *étonnemment* à l'épreuve des veilles & des fatigues les plus *aſſommantes.* (*La Comteſſe va s'aſſeoir à ſa toilette, le Marquis reſte debout*).

La COMTESSE, *minaudant dans ſon miroir.*

Non, n'allez pas croire cela ; je ne me ſens pas bien ; depuis quelques jours, j'ai des vapeurs à *renverſer.*

Le MARQUIS.

Quelle idée ! en vérité, vous êtes très-bien, & vous m'inſpirez des choſes.. Mais, Comteſſe, pourrois-je eſpérer de ſavoir de vous à quelle fin vous m'accuſez tous les jours ſi *horriblement* d'un grand fond d'indifférence pour tout ce qui vous regarde ? Je n'en puis *abſolument* revenir. Je vous croyois *exceſſivement* perſuadée de la vivacité de mes ſentimens, & que l'amour le plus tendre...

La COMTESSE.

Mais, par exemple, ce que vous me dites-là eſt d'une *noirceur abominable*. Je ſais que la petite vicomteſſe vous a *ſubjugué*. Où alliez-vous hier matin à cheval, ſans être accompagné de votre *jockei ?* Vous couriez comme le vent ; j'étois à *tronchiner* ſur la terraſſe des Tuilleries, d'où je vous vis voler. N'étoit-ce pas chez elle que s'adreſſoient vos pas ? Ne lui donniez-vous pas encore, cette nuit, le bras au bal de l'opéra.

Le MARQUIS.

Voilà des griefs si étranges, que j'en suis, je vous jure, *anéanti*. Se peut-il qu'une femme aussi aimable & aussi spirituelle que vous, s'en rapporte ainsi aux apparences ? Eh bien, Madame, il faut vous détromper, puisque vous me l'ordonnez : cependant je vais commettre la plus *lourde* indiscrétion... Elle me perdra sûrement dans l'esprit des femmes... Mais, que m'importe, puisque vous êtes la seule que je veuille adorer désormais... J'allois, il est vrai, chez la vicomtesse, dont, entre nous, je me moque *souverainement*, mais dont j'ai besoin auprès du ministre, pour qu'on me fasse brigadier. Vous voyez, Madame, que rien n'est si superficiel que notre liaison, & vous avez d'ailleurs des droits si puissans sur mon cœur...

La COMTESSE, *à demi-voix*.

Ah ! Marquis ! dites-vous vrai !

Le MARQUIS, *d'un ton leste.*

Je veux être déshonoré, si je ne vous adore *infiniment.* La plus jolie danseuse de l'opéra ne me feroit pas faire la plus légere infidélité, pas même...

La COMTESSE, *sérieusement.*

Treve de comparaison, je vous prie.

Le MARQUIS.

C'est que quand il s'agit de l'honneur, je n'entends pas là-dessus de raillerie... Mais, vous avez là une garniture de peignoir admirable : voilà un tour de gorge d'une beauté *miraculeuse.*

La COMTESSE.

Finissez, Marquis : vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien.

Le MARQUIS.

Point du tout, Madame, je suis, je vous assure, l'homme du monde le plus respectueux. Mais comme elle est

faite !... Quelle taille !.. (*Il tâche de vérifier ses remarques*).

La COMTESSE.

Oh ! pour cela, je suis outrée de vous voir jouer la comédie aussi *impudemment*. Gardez ce rôle pour la vicomtesse. (*en riant*), & dispensez-vous de feindre des empressemens dont vous seriez fort en peine de prouver la vérité, si j'étois assez folle pour m'y rendre.

Le MARQUIS, *folâtrant.*

Ah ! parbleu, Comtesse... On sait assez.

La COMTESSE.

Finissez, ou je vais sonner Lisette.
(*Lisette entre*).

Le MARQUIS, *d'un air piqué en voyant entrer Lisette.*

Vous n'aurez pas cette peine, Madame, la voilà.

La COMTESSE, *avec humeur à Lisette.*

Qui vous demande ici ?

LISETTE.

Madame, c'eſt M. l'Abbé Colifichet. (*D'un air de myſtere*). L'introduiraije ? Je ne lui ai pas dit que vous étiez viſible.

Le MARQUIS.

Un Abbé ? fi donc ! Eſt-ce que vous voyez de ces drogues-là ?

LISETTE.

Pourquoi non, M. le Marquis ? Cela remplit les vuides.

La COMTESSE.

Eh bien ! Liſette, pour punir le Marquis, faites entrer l'Abbé.

Le MARQUIS.

Savez-vous, Comteſſe, à quoi ils ſont bons, vos Abbés ? à...

La COMTESSE, *l'interrompant.*

Chut. Il entre : asseyez-vous ; & soyez sage, si vous le pouvez. (*Le Marquis s'assied à gauche de la Comtesse*).

Le MARQUIS, *s'asseyant.*

J'y vais faire tous mes efforts..!

SCENE VII.

La COMTESSE, Le MARQUIS ; L'ABBÉ.

L'ABBÉ, *grasseyant.*

Mme. la Comtesse, je viens vous présenter mes très-humbles respects.

La COMTESSE.

L'Abbé, il y a bien long-tems qu'on ne vous a vu. Fi ! cela est *horrible* de

négliger ainsi ses amis : je vous ai cru mort, ou pour le moins enterré.

L'Abbé, *s'asseyant à gauche du Marquis.*

Ah ! Madame, c'eut été sans doute un effet de vos charmes.

La Comtesse.

L'Abbé, point de fadeurs : mais sérieusement, où vous êtes-vous donc caché pendant un si long *siecle ?*

L'Abbé, *ricanant.*

La prude Dorimene m'avoit enlevé, pour me faire faire une retraite de huit jours à sa terre, & elle m'y a retenu deux *mortelles* semaines. Cela est *affreux*, convenez-en. J'en suis revenu hier matin ; je n'en puis plus. Vous connoissez sa fureur pour les jeux de hasard : il m'a fallu faire tous les jours sa partie au *Passe-dix* : je suis sur les dents de lassitude.

Le MARQUIS.

C'eſt un peſant fardeau d'avoir un gros mérite.

Vous ſeriez un homme, je gage, à jouer au *Trente* & *Quarante*.

La COMTESSE, *à l'Abbé*.

Vous n'allez donc plus chez votre Baronne ?

L'ABBÉ, *d'un ton à demi-ſérieux*.

Ma Baronne ! Ah ! ne parlons de cette femme-là qu'avec reſpect. Elle vit d'une honnêteté qui va juſqu'au ſcandale.

La COMTESSE.

De la médiſance, l'Abbé : je ne m'étonne plus que vous ſoyez un homme à la mode : car médire eſt le premier talent pour nous plaire.

Le MARQUIS, *d'un ton ſérieux*.

Je vous demande mille pardons, Comteſſe, ce n'eſt que le ſecond.

La COMTESSE.

(*Au Marquis*). Taisez-vous, mauvais sujet. (*A l'Abbé*). L'Abbé, eh bien ! comment va la musique ? La voix ? Pour moi, je suis *affreusement* enrouée... Je ne pourrai chanter, je crois, de quinze jours... A propos, Marquis, le cocher en question est venu hier au soir : il me convient parfaitement.

Le MARQUIS.

Notre présidente, à qui je l'ai débauché, en est dans une colere épouvantable.

La COMTESSE, *à l'Abbé.*

Savez-vous quelque chose de nouveau en musique ? J'aime *à la fureur* ce *duo* que vous me fites chanter il y quelque tems.

Le MARQUIS, *coupant la parole à l'Abbé.*

Lequel est-ce ? *Ici tout respire l'amour... L'amour tendre que l'on couronne.*

L'ABBÉ, *ricanant.*

Bon? c'est aussi vieux que le Pont-neuf.

Le MARQUIS, *en riant.*

Est-il endormi?

La COMTESSE.

Non.

L'ABBÉ.

A l'amour livrons nos ames?

La COMTESSE.

Oui, celui-là.

Le MARQUIS.

Je le sais aussi. La musique n'est-t-elle pas de *Floquet?*

L'ABBÉ.

Oui, M. le Marquis.

La COMTESSE.

(*Au Marquis*). Il l'a faite pour moi. (*A l'Abbé*). Allez-vous toujours chez

l'illuſtre Célimene ? A-t-elle encore la rage de chanter ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame, & elle fait bien; car elle a la plus jolie voix du monde.

La COMTESSE.

Ah! jolie... Comme cela ? ... Parlez-moi de celle de la petite préſidente : c'eſt-là une voix agréable.

L'ABBÉ.

Que dites-vous! C'eſt un fauſſet qui écorche les oreilles... Vous voulez rire apparemment.

La COMTESSE.

Allons, l'Abbé, notre *duo*; Marquis, vous me reprendrez, ſi je dis mal.

Le MARQUIS.

Je vous ſoutiendrai, Comteſſe.

La COMTESSE.

L'Abbé, commençons.

UN DOMESTIQUE, *annoncant.*

M. Parnaſſe.

La COMTESSE, *montrant ſa droite.*

Donnez un ſiege, ici. (*Au Marquis*). C'eſt mon poëte... Il me fait des couplets contre mes rivales.

Le MARQUIS.

C'eſt un homme intéreſſant... (*En riant*). A-t-il auſſi beaucoup perſifflé d'amans infideles ?



SCENE VIII.

La COMTESSE, Le MARQUIS, L'ABBÉ, PARNASSE.

La Comtesse & le Marquis restent assis. L'Abbé se leve. Parnasse fait des saluts profonds & embarrassés.

PARNASSE.

Madame... En vérité...

La COMTESSE.

Bonjour, M. Parnasse, vous me paroissez à présent d'une bien robuste santé. Asseyez-vous à côté de moi.

PARNASSE, *se défendant.*

Ce m'est trop d'heur & de gloire... Madame.

La COMTESSE.

Je le veux. (*Parnasse passe devant*

tout le monde en ſaluant profondément, & s'aſſied à droite de la Comteſſe, à côté de la toilette). Quelle nouvelle m'apportez-vous?

Le MARQUIS, *vivement.*

Des nouvelles! J'en ſais. Le pauvre chien de la Marquiſe Araminte...

La COMTESSE, *vivement.*

Hé bien! qu'eſt-il arrivé à ce pauvre Azor?

Le MARQUIS.

Hé bien! ce petit Azor, beau comme les amours, s'eſt caſſé une patte.

La COMTESSE.

Eſt-il poſſible! Donnez-moi ce flacon qui eſt ſur ma toilette. Pouvez-vous m'annoncer cette nouvelle ſans préparation? Marquis, vous ne ſavez pas ménager vos amis.

SCENE VIII.

La COMTESSE, Le MARQUIS, L'ABBÉ, PARNASSE.

La Comtesse & le Marquis restent assis. L'Abbé se leve. Parnasse fait des saluts profonds & embarrassés.

PARNASSE.

Madame... En vérité...

La COMTESSE.

Bonjour, M. Parnasse, vous me paroissez à présent d'une bien robuste santé. Asseyez-vous à côté de moi.

PARNASSE, *se défendant.*

Ce m'est trop d'heur & de gloire... Madame.

La COMTESSE.

Je le veux. (*Parnasse passe devant*

tout le monde en ſaluant profondément, & s'aſſied à droite de la Comteſſe, à côté de la toilette). Quelle nouvelle m'apportez-vous ?

Le MARQUIS, *vivement.*

Des nouvelles ! J'en ſais. Le pauvre chien de la Marquiſe Araminte...

La COMTESSE, *vivement.*

Hé bien ! qu'eſt-il arrivé à ce pauvre Azor ?

Le MARQUIS.

Hé bien ! ce petit Azor, beau comme les amours, s'eſt caſſé une patte.

La COMTESSE.

Eſt-il poſſible ! Donnez-moi ce flacon qui eſt ſur ma toilette. Pouvez-vous m'annoncer cette nouvelle ſans préparation ? Marquis, vous ne ſavez pas ménager vos amis.

PARNASSE, *avec un très-grand intérêt.*

Madame eſt d'une ſenſibilité exceſſive...

La COMTESSE, *ſe remettant.*

Continuons nos nouvelles. Il m'en faut une proviſion pour ce ſoir ; j'aurai du monde, & nous devons jouer des Proverbes.

L'ABBÉ, *d'un air myſtérieux.*

Le petit Duc vient de s'arranger avec cette danſeuſe d'opéra dont on parle tant, & dont, entre nous, la trop grande vivacité a cauſé la mort de ſon dernier amant. Il a pris le reſtant du bail, & ſur le même pied.

Le MARQUIS, *d'un air d'importance.*

Ah ! je ne ſavois pas cela. En êtes-vous bien ſûr ?

L'ABBÉ.

Je le tiens de ſa femme-de-chambre;

mais ce qu'il y a de plus plaifant, c'eft qu'il l'a trouvée hier dans les bras d'un financier; il a fait tapage, & a voulu tout jetter par les fenêtres, tant la Phriné que le Publicain.

Le MARQUIS.

Il avoit *cruellement* tort. Demandez aux économiftes : la liberté eft l'ame du commerce.

L'ABBÉ, *à la Comteffe.*

Savez-vous encore, Madame, l'aventure qui eft arrivée, il y a quelques jours, à ce petit freluquet de Forceville ?

Le MARQUIS.

Non.

L'ABBÉ.

Il a eu à la redoute chinoife une difpute avec le Marquis de Dorfimont, & celui-ci lui a donné un foufflet.

La COMTESSE.

Cette affaire a ſans doute eu des ſuites ?

L'ABBÉ, *très-ſérieuſement.*

Oh ! de terribles. Le chevalier a depuis ce tems une enflure très-conſidérable à la joue.

Le MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Ah !.. Ah !.. Excellent. Ah !.. Ah !..

La COMTESSE.

L'Abbé, vous voulez me perſiffler : je n'aime pas cela, c'eſt *ma mort.* Et vous, M. Parnaſſe, ne me direz-vous rien de nouveau ? Marquis ! M. Parnaſſe eſt peut-être le poëte, à Paris, qui a le porte-feuille le mieux fourni de déclarations d'amour, de bouquets, de romances, d'épithalames, d'épigrammes, de charades, & d'autres jolis riens de cette nature.

L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Peut-être aussi d'impromptus & de calembours.

Le MARQUIS.

De calembours ! Ah ! je les aime *de passion*... C'est la pierre de touche de l'esprit : tous nos beaux génies ne font plus que de cela. (*Il déclame*).

» Sur ces bords *de chapeaux*, le ciel *de lit* m'entraîne,
» De mes maux *d'estomac*, je viens briser la chaîne.

C'est du bon.

PARNASSE.

Si Mme. la Comtesse le desire, j'aurai l'honneur de lui lire une petite piece de vers, à laquelle je travaille depuis près de six mois pour une certaine *Cholë*....

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Ces Messieurs les poëtes ! sur mon ame, ils sont excellens. Ne trouvez-

vous pas cela comme moi, Mme. la Comteſſe ? ... Sont-ils amoureux ? Ils accouchent des vers par milliers. Sont-ils indifférens ? C'eſt en vers qu'ils célebrent leur bonheur ? Eſt-il arrivé quelque encombre à leur reſpectable flamme ? Une élégie peint auſſi-tôt leur triſteſſe & leur déſeſpoir ...

Et juſqu'à *je vous hais*, ils diſent tout en vers.

La COMTESSE, *en riant.*

L'Abbé, un peu plus de charité pour votre prochain. *A Parnaſſe.* M. Parnaſſe n'avez-vous pas concouru cette année ?

PARNASSE, *dédaigneuſement.*

Moi, Madame !

La COMTESSE.

Eh ! pourquoi cet air de mépris ? Il eſt une ſociété littéraire, entre les autres, dont les prix ne ſont pas à dédaigner.

PARNASSE.

J'en demeure d'accord, Mme. la Comteſſe : mais...

L'ABBÉ, *ricanant.*

Apparemment que Monſieur n'a pas de goût pour les médailles ?

PARNASSE.

Si fait, M. l'Abbé, je les aime aſſez, ſur-tout quand elles ſont d'or ; mais il ſeroit, je vous aſſure, très-inutile de les convoiter.

Le MARQUIS.

Quoi ! bel eſprit, & de la modeſtie ! Voilà du nouveau.

PARNASSE.

Je n'ai pas l'orgueil d'être modeſte ; M. le Marquis ; mais, c'eſt qu'il en eſt de ce monde ſublunaire, comme de l'autre : les événemens y ſont, de toute éternité, prévus, combinés, arrangés.

La COMTESSE.

Ah ! M. Parnaſſe, que nous dites-vous-là ! Quoi ! *Quarante* injuſtices !

PARNASSE.

Oui, Madame, & l'on pourroit calculer d'avance les couronnes que tel ou tel remportera, à peu-près comme on annonce le retour des éclipſes.

L'ABBÉ.

Cela eſt bien triſte, en vérité.

Le MARQUIS.

Mais, il vous reſte au moins le théatre de la nation, pour nous faire admirer vos talens.

PARNASSE, *avec humeur.*

Moi ! que je donne quelqu'ouvrage aux comédiens François ! A Dieu ne plaiſe ; j'aimerois cent fois mieux travailler pour les Italiens. On y voit rarement tomber les pieces, cela encourage bien un jeune auteur. Qu'il

coufe à fa rapfodie de vieux lambeaux de morale, des maximes ufées, il fera bientôt fur le pinacle. J'ai déjà mis les *Quatrains de Pibrac* en drame lyrique. Soutenu d'une mufique vive & pittorefque, cela ira aux nues. Ah! parlez-moi d'un opéra-comique, pour un jeune débutant: cela vous fait, en un tour de main, une réputation... une réputation!... Voici pourtant une petite tragédie...

(*Il tire de fa poche un rouleau de papier*).

La COMTESSE (*à part*).

Nous fommes perdus.

L'ABBÉ, *bâillant.*

O ciel! un tragédie!...

PARNASSE, *s'apprêtant à lire.*

Le titre de ma piece eft l'*Arche de Noë*: la fcene fe paffe pendant le déluge.

Le MARQUIS.

Il n'y manquera pas d'acteurs.

LISETTE, *accourant.*

Madame ! le carroſſe de Mme. la préſidente de la Roche entre dans la cour.

PARNASSE, *avec humeur.*

Voilà un carroſſe qui prend bien mal ſon tems ! (*Tout le monde ſe leve*).

La COMTESSE.

L'incommode perſonnage ! (*A l'Abbé*). Oh ! c'eſt bien pis qu'une tragédie.

Le MARQUIS.

Je m'enfuis : ſi la préſidente me rencontroit ici, elle m'arracheroit au moins les deux yeux, pour me remercier de lui avoir enlevé ſon cocher. (*A demi-voix*). Elle devroit pourtant me ſavoir gré de vous avoir fait quitter ſon amant que vous lui aviez pris : l'un pourroit dédommager de l'autre. (*La Comteſſe ſourit*).

La COMTESSE.

Marquis, j'eſpere que vous ne m'abandonnerez pas aujourd'hui ; c'étoit hier le tour de la ducheſſe : vous ne tarderez pas à revenir.

Le MARQUIS.

Je ſuis à vos pieds dans un inſtant. (*Il ſort*).

La COMTESSE.

Je vous y attends... L'Abbé, vous êtes des nôtres à dîner : vous ſavez que nous avons un nouveau *duo* à répéter.

L'ABBÉ.

Je vous demande mille pardons, belle Comteſſe ; mais je ne puis avoir cet honneur. Je ſuis deſiré depuis un ſiecle chez la Baronne : mille pardons, encore un coup, d'une auſſi *groſſiere* incivilité, mille pardons. (*Il ſort*).

La COMTESSE, *froidement*.

Comme vous voudrez, l'Abbé.

LISETTE, *d'un ton de mépris.*

C'eſt un petit bout d'homme ſi important ! Cela croit être quelque choſe, parce que cela a un peu de voix.

LA COMTESSE.

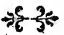
M. Parnaſſe, quand nous reverrons-nous ? Vous me devez la lecture de votre nouvelle tragédie.

PARNASSE.

Madame veut-elle me donner ſon jour ?

LA COMTESSE, *d'un air dégagé.*

Cela ne preſſe pas : à votre aiſe.
(*Parnaſſe ſort*).



SCENE IX.

La COMTESSE, La PRÉSIDENTE, LISETTE.

La COMTESSE, *d'un air inquiet.*

Liſette, que veut dire cette viſite de la Préſidente! Je ne l'ai pas vue, je crois, depuis que je lui ai enlevé le petit chevalier.

LISETTE, *en riant.*

Elle vient peut-être vous redemander, & ſon amant & ſon cocher.

La COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Oh! pour ſon amant, pour ſon petit Forlieu, je le lui rends de bon cœur... Tu le ſais.

LISETTE.

(*A part*). Oui, parce qu'il nous a

quittées... (*Haut*). Mais, pour M. Latour, c'est autre chose : c'est un homme *essentiel*, celui-là.

La COMTESSE, *se mettant à sa toilette.*

Remettons-nous à la toilette, pour nous en débarrasser plus promptement.

Un LAQUAIS, *annonçant.*

Mme. la Présidente de la Roche.

La COMTESSE, *se retournant & allant au devant d'elle.*

Eh ! bon jour, ma chere Présidente ! Ah ! c'est un *miracle* de vous voir ; il y a une *éternité* qu'on n'a eu ce bonheur. Mais c'est que vous devenez d'un rare, d'un rare qui ne se conçoit point... Permettez que je vous embrasse.

La PRÉSIDENTE, *tendant le col.*

Prenez garde de gâter mon rouge.

La COMTESSE.

Ne craignez rien, je ne vous ferai pas un tort aussi *énorme*. La Jeunesse, avancez un siege à Mme. la Présidente. Vous voulez bien, ma belle dame, que je continue ma toilette ?

La PRÉSIDENTE, *s'asseyant.*

Ne vous dérangez pas, ma bonne amie.

Le COMTESSE, *gaiement.*

Comment se porte notre Président ? Se couche-t-il toujours à neuf heures ?

La PRÉSIDENTE.

Il est toujours le même : il y a plus de deux ans qu'il n'a assisté à aucun de mes jolis soupers. On ne pourra jamais le former ; il a pris son pli. Que voulez-vous ? Il faut le laisser vivre à sa fantaisie.

La COMTESSE.

Et vous faites bien. Tenez, Prési-

dente, ces hommes noirs ne semblent pas faits pour la société; il n'en faut qu'un pour gâter la partie la plus agréable. C'est l'ennui personnifié : mais... à quoi puis-je attribuer l'avantage de votre visite ?

La PRÉSIDENTE.

Je viens vous annoncer une nouvelle *extrêmement* intéressante, & qui vous fera sûrement le plus sensible plaisir.

La COMTESSE.

A moi, Mme. la Présidente ! Eh, quelle est donc cette belle nouvelle ?... A propos, vous ne m'en voulez pas, de vous avoir enlevé votre cocher : il étoit à ma convenance, & j'ai cru, qu'entre amies....

La PRÉSIDENTE.

Moi ! vous en vouloir, ma chere !.. Oh ! point du tout. (*A part*). Tu vas pourtant me payer tous les tours que tu m'as joués. Composons-nous seu-

lement pour rendre notre vengeance plus piquante.

La COMTESSE, *à Lisette.*

Lisette, elle me paroît bien tranquille.

LISETTE, *en riant.*

C'est une bonne personne que la Présidente.

La PRÉSIDENTE, *à la Comtesse.*

Vous connoissez le chevalier de Forlieu, sans doute ?

La COMTESSE, *minaudant dans la glace.*

Attendez... Je pense qu'oui... N'est-ce pas ce petit étourdi, cette *espece*, qui a quitté si brusquement une femme de votre état ? C'étoit, ma foi, une Présidente.

La PRÉSIDENTE.

Pour s'attacher à une femme du vôtre, femme très-connue ; c'étoit même une Comtesse.

La COMTESSE, *d'un ton dédaigneux.*

Si c'est lui, je le connois assez médiocrement.

La PRÉSIDENTE.

(*A part*). Assez médiocrement! (*Haut*). Eh bien! apprenez, ma toute aimable, une chose qui mortifiera bien la Comtesse en question, & qui ne laissera pas de venger cette Présidente, que le chevalier, entre nous, a eu l'air d'avoir quittée, tandis qu'elle avoit eu soin de le prévenir.

La COMTESSE, *quittant la toilette, & se retournant vers la Présidente, avec un air vif de curiosité.*

Voyons donc, ma chere petite, votre nouvelle : je suis *extrêmement* curieuse de tout ce qui peut concerner le chevalier.

La PRÉSIDENTE.

Vous y prenez, ma bonne amie,

un intérêt bien vif, pour un homme qu'on connoît *assez médiocrement.*

La COMTESSE, *vivement.*

Poursuivez, Madame, je vous prie.

La PRÉSIDENTE.

Mais, je crois que je commets une indiscrétion, pardonnez... Peut-être cette Comtesse est-elle de vos amies... En ce cas...

La COMTESSE, *d'un air dédaigneux & impatient.*

Un peu, Madame, mais qu'importe; continuez, je vous prie.

La PRÉSIDENTE.

Eh bien, Madame, le chevalier... Je crains d'achever... Si cependant vous me l'ordonnez absolument...

La COMTESSE, *avec impatience.*

Le chevalier! Qu'a-t-il fait? C'est trop me tenir en suspens.

La PRÉSIDENTE.

Eh bien !.. Cette Comteſſe en queſtion, qui eſt *un peu* de vos amies, avoit donné ſon portrait à ce chevalier, que vous connoiſſez *aſſez médiocrement*.

La COMTESSE, *ſurpriſe.*

Son portrait !

La PRÉSIDENTE.

Son portrait... Oui, Madame, elle étoit peinte en Vénus ſortant du ſein des eaux.

La COMTESSE, *anéantie.*

En Vénus !..

La PRÉSIDENTE.

Ah ! il faut rendre juſtice au peintre, cette mignature eſt très-reſſemblante.

La COMTESSE, *ſe ranimant.*

Vous l'avez donc vue ?

La PRÉSIDENTE.

Oui, Madame; Forlieu fort de chez moi; il m'a montré ce divin portrait, & delà, il est allé courir les toilettes, & le faire voir à toutes ses connoissances. Mais, le meilleur de l'aventure, c'est que le Vulcain de cette nouvelle déesse des amours étoit alors dans mon appartement. Voyant qu'il n'étoit pas connu du chevalier, il a pris la chose en galant homme, & en a ri tout le premier... N'est-ce pas-là, convenez-en, l'anecdote la plus plaisante qu'on ait encore entendue? Je ne puis m'empêcher aussi d'en rire. (*Elle rit*). Vous ne riez pas, Comtesse?

La COMTESSE.

Pourquoi en rirois-je? Ce trait est d'une noirceur...

La PRÉSIDENTE, *sérieusement.*

C'est ce que je lui ai reproché: mais, il croit l'excuser, en disant qu'il est trop cruel de passer avec elle par les lan-

gueurs des procédés, & qu'il se venge ainsi d'un nouveau caprice que lui inspire certain petit Marquis, qu'il nomme aussi tout haut... Ne connoîtriez-vous pas un peu plus ce dernier ?

La COMTESSE (*à part*).

Le monstre !

La PRÉSIDENTE.

Voilà, Madame, la nouvelle du jour. Dans peu toute la ville va la savoir; car ce soir... ce soir même... sur le théatre de l'opéra, il doit en faire confidence à une vingtaine de ses amis. Cela sera, comme vous le présumez bien, l'entretien des soupers. J'ai cru, Madame, que cette nouvelle pourroit vous égayer, & j'ai voulu être la premiere à vous l'apprendre... Il me semble même que vous en aviez besoin... Vous me paroissez d'une tristesse désespérante : qu'avez-vous ?

La COMTESSE, *piquée.*

Je vous suis obligée de cette attention.

La PRÉSIDENTE.

Adieu, Madame, je me ſauve : car j'ai encore dix ou douze perſonnes à qui je veux raconter mon hiſtoire avant dîner, & il eſt deux heures paſſées ; je vous quitte... Mille pardons au moins.

La COMTESSE, *froidement.*

Madame, je ne vous retiens pas davantage.

La PRÉSIDENTE.

Adieu, ma chere Comteſſe : ne dites pas à votre amie que c'eſt de moi que vous tenez cette nouvelle ; elle m'en voudroit *cruellement.*

La COMTESSE, *d'un air diſtrait.*

Adieu, Madame, diſpenſez-moi, je vous prie, de vous reconduire : un étourdiſſement *affreux*...

La PRÉSIDENTE.

Reſtez, ma chere amie, je ſerois *au*

désespoir de vous causer la moindre peine... Adieu, belle Comtesse... (*A part*). Cela vous apprendra, ma petite, à me débaucher ainsi, & mes chevaliers, & mes cochers.

La COMTESSE, *d'un air de mépris.*

Lisette, conduisez Madame.

La PRÉSIDENTE, *à Lisette.*

Demeurez auprès de votre maîtresse, voilà ses vapeurs qui lui prennent. Adieu, Madame, j'enverrai tantôt m'informer de votre santé.



SCENE X.

La COMTESSE, LISETTE.

La COMTESSE.

Je reste anéantie. Le monstre ! montrer ainsi mon portrait !.. Je me meurs...

LISETTE.

Voilà un impudent fripon.... & une odieuse Présidente !.. Quelle rage !

La COMTESSE.

Ah ! Lisette, je suis perdue.

LISETTE.

Pourquoi donc, Madame ?

La COMTESSE.

Je suis déshonorée. La Présidente

va chanter par-tout ſa victoire... Mon mari eſt inſtruit de cette aventure, il faut que je ſois vengée. Forlieu doit rendre raiſon d'une inſulte auſſi atroce, & ceci ne doit plus être qu'une querelle d'hommes. Laiſſons-leur la gloire d'affronter la mort pour nous, c'eſt leur droit le plus précieux. Riſquer ſa vie pour la beauté qu'on aime, quel plus glorieux avantage!.. Je remets au Marquis le ſoin de ma vengeance. (*Le Marquis entre*).

LISETTE.

Je l'apperçois, raſſurez-vous... Voilà ce qui s'appelle un joli vengeur.



SCENE XI.

La COMTESSE, Le MARQUIS, LISETTE.

Le MARQUIS.

Madame, je reviens à vos pieds. Faites à préſent de moi tout ce que vous jugerez à propos... Mais vous êtes triſte ! Quoi donc ! Le Comte par ſon retour auroit-il... Ah ! N'en doutez pas, il eſt le ſeul que je puis épargner.

La COMTESSE.

Marquis !.. Penſez-vous bien à ce que vous me dites !

Le MARQUIS.

Quoi, ma belle Comteſſe, vous êtes chagrine ! Vous ſoupirez, & je n'en ſaurois pas la cauſe ! Oubliez-vous quel ſentiment m'attache à vous ?...

Difpofez de mon fang, de ma vie...
Je jure...

La COMTESSE, *vivement.*

De me venger.

Le MARQUIS, *en riant.*

Je fuis le premier homme du monde pour ces fortes d'expéditions.

La COMTESSE.

Marquis, vous me rendez la vie. Ecoutez ce que j'exige de vous, & jugez de la reconnoiffance. Le chevalier de Forlieu, que je vous ai facrifié, vous le favez, débite dans le public fur mon compte, les anecdotes les plus fauffes & les plus fcandaleufes : il a même l'impudence de montrer par-tout un portrait que j'ai plutôt accordé à fon importunité, qu'à fon mérite. Je veux que vous l'alliez trouver, & que vous le déterminiez à vous rendre ce gage d'une foi, qui n'étoit & ne fera jamais due qu'à vous.

Le

Le MARQUIS, *sérieusement.*

Mais, Madame, seroit-il décent que j'entrasse pour quelque chose dans cette affaire, que diroit-on ?

La COMTESSE.

Qu'importe ce qu'on dise ! votre honneur, Marquis, y est intéressé ; j'ai sacrifié Forlieu à votre amour, sacrifiez-le à ma haine, à la plus juste vengeance.

Le MARQUIS.

Quoi ! pour un portrait, j'irois... Allons, une pareille minutie ne devroit pas...

La COMTESSE.

J'ai vos sermens, je les réclame ; d'ailleurs, c'est pour vous que vous allez agir.

Le MARQUIS, *d'un ton de persifflage.*

En conscience, cela n'est pas possible ; voulez-vous me déshonorer ? Il

n'est plus du bon ton, vous le savez, de faire ainsi le Dom-Quichotte, le héros de roman. Je me ferois siffler de tout Paris; & ayant à choisir, entre un mauvais procédé, (si vous l'appellez ainsi) & un ridicule, vous ne trouverez pas étrange, belle Comtesse, que je veuille tant soit peu me respecter.

La COMTESSE.

Mais, l'honneur...

Le MARQUIS, *du même ton.*

Bagatelle. Je vous dis qu'on est revenu de ces miseres-là; qu'on est convenu de n'entrer à l'avenir, pour rien, dans les querelles de menage. Ah, parbleu! où en seroit-on, s'il falloit *olinder* pour toutes les infantes, à qui il arrive la moindre aventure.

La COMTESSE, *avec fureur.*

Sortez d'ici, monstre que vous êtes.

Le MARQUIS.

Adieu, belle dame, je reviendrai

quand vous ferez plus calme ; l'émotion où vous êtes vous empêche de vous rendre à la raifon ; mais foyez perfuadée que vous trouverez toujours en moi l'amant le plus tendre & le plus paffionné. (*Il veut lui baifer la main*).

La COMTESSE, *la retirant.*

Sortez, vous dis-je. (*Le Marquis fort en chantant*).

Le MARQUIS, *revenant fur fes pas.*

Ne me rappellez-vous pas ? (*La Comteffe fait un gefte de mépris. Il fort*).



SCENE XII.

La COMTESSE, LISETTE.

La COMTESSE.

Et je l'aimois!... Ciel! tout m'abandonne.

LISETTE, *avec vivacité.*

Vive Dieu! eſt-ce là un François!

La COMTESSE.

C'eſt un lâche... Mais que dis-je? Non, je ne le penſe pas. On ſait aſſez qu'il a bien ſervi. Tu as entendu mille fois ſes camarades le raconter avec tranſport.

LISETTE.

Cependant il nous abandonne dans un moment, où un peu de bravoure ne nous ſeroit pas inutile. Tenez, je crois, que ſes plus grands exploits ont été de ſéduire des femmes.

La COMTESSE.

Non, Lifette. Il eft comme tous les autres, foible & léger à nos toilettes, mais ferme au champ d'honneur.

LISETTE.

Mais, Madame.

La COMTESSE.

J'ouvre à la fin les yeux... Méritois-je, dis-moi, ce que j'exigeois de la tendreffe du Marquis ! Ira-t-il expofer fes jours pour venger l'affront fait à une ... coquette ... oui, une coquette ; rendons-nous juftice... Non, les hommes n'ont pas tort d'employer contre nous nos propres armes.. Ah! Lifette ! depuis que je fuis dans le monde, j'ai joué tous mes amans ; ils me l'ont bien rendu. Il n'y a que mon mari qui m'a tenu parole ; il m'avoit promis une indifférence éternelle... Me devoit-il un autre fentiment ! Oui, fans doute... Le mépris. N'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu, pour l'éloigner de moi, en

menant depuis cinq ans la vie la plus dissipée ? (*Le Comte entre sur la scene avec précipitation , & s'arrête*). Que vais-je devenir ! Abandonnée à moi-même, avilie aux yeux de mon époux, contrainte désormais à dévorer mes peines, je n'ai pas même l'espoir d'être jamais vengée.

SCENE XIII, *& derniere.*

La COMTESSE, Le COMTE, LISETTE.

Le COMTE.

Soyez contente, Madame ; vous n'avez plus rien à desirer.

La COMTESSE.

Ciel ! l'ai-je bien entendu !... Ah ! comment reconnoître vos bontés ! C'est vous que j'ai offensé, & c'est de vous

que je reçois la seule consolation qu'il me soit possible de goûter.

Le COMTE, *froidement, & tenant à la main le portrait.*

Je vous la devois cette consolation; je me devois aussi à moi-même le soin de punir le chevalier d'une indiscrétion aussi marquée. En vous quittant tout-à-l'heure, j'ai été chez la présidente de la Roche. Forlieu est arrivé: il ne me connoissoit pas. Il a commencé par lui montrer ce portrait, qu'il n'étoit pas fait pour avoir, & il y a ajouté la glose la plus indécente & la plus horrible. Je me suis contenu; mais comme il sortoit, je me suis découvert alors à ce jeune étourdi, & je n'ai pas eu de peine à le faire convenir du parti qui lui restoit à prendre. Nous venons de nous battre; je l'ai laissé entre les mains de ses gens, & je le crois dangereusement blessé. Vous devez être satisfaite: pour moi, je pars & vous dis peut-être un éternel adieu. Cependant reprenez votre portrait, &c.

ſongez à le mieux placer une autre fois. (*Il le jette ſur la toilette*).

La COMTESSE.

Que viens-je d'entendre ! Quel trait de lumiere ! . . . Qu'avez-vous fait pour une épouſe que vous n'aimez pas ! Non, Monſieur . . . non, vous ne me quitterez point.

Le COMTE.

Les momens ſont précieux : la famille du chevalier eſt puiſſante ; voulez-vous m'expoſer ? . . . Il eſt des inconſéquences qui coûtent cher, ne me retenez plus.

La COMTESSE.

Moi ! vous retenir ! Que j'ajoute cette imprudence à toutes celles qui me déshonorent ! Ah, ſouffrez plutôt que je vous ſuive, que je vous aide à ſupporter les malheurs que je vous cauſe. Je ſens tous mes devoirs, laiſſez moi l'orgueil de les remplir. Je ne mérite

ni votre amour, ni votre estime ; mais un nœud sacré nous unit ... Que mon repentir, que mes larmes vous touchent... Ah ! ce sont les premieres qui coulent de mes yeux ... puissent-elles effacer mes erreurs, & m'obtenir ma grace !

Le COMTE.

Ta grace ! ... Ah ! plus coupable que toi, j'aurois dû laver de tout mon sang l'affront que t'a préparé ma foiblesse. Mes désordres ... mes égaremens ... voilà ce qui t'a trompé ... Les exemples affreux qu'à chaque pas m'offroit un siecle corrompu, m'ont entraîné le premier ... Jeune encore, tu peux tout réparer ... J'aurai le courage de t'affermir dans la vertu, comme j'eus la lâcheté de t'entraîner au crime... Abandonnons ensemble un monde & des plaisirs empoisonnés : nous devrons un double salut à ma fuite. Tout entiers à nos devoirs, l'estime ramenera bientôt l'amour dans nos cœurs.

(*Au Public*). Un préjugé cruel peut

quelquefois produire de bons effets ; ce point-d'honneur fait souvent ce que la raison n'auroit pu faire, & pour avoir été preux chevalier, je deviens bon mari.

FIN.

A BON VIN
POINT D'ENSEIGNE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

CALCUL DE LA TONNE D'OR, *Négociant*

GRIFFON, *Huissier-Priseur.*

COULÉ, *Maître Écrivain.*

GINGEOLET, *Clerc de Griffon.*

PLEINVENT, *Orateur improvisé des Boulevards.*

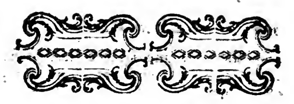
Une Jeune FILLE.

Un ABBÉ.

Un POETE.

La FLEUR.

La Scene est à Paris.



A BON VIN POINT D'ENSEIGNE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre représente un Sallon de M. Calcul.

SCENE PREMIERE.

CALCUL, GRIFFON.

GRIFFON.

Enfin, Monsieur, vous voilà de retour en France, & j'en suis enchanté. Convenez que la fortune vous a bien servi dans les deux mondes Tandis que vous entassiez au Cap-François trésors sur trésors, un oncle vous laisse en France de grands biens, une belle

bibliotheque, une riche collection de tableaux & des antiques d'un prix, oh ! d'un prix inestimable.

CALCUL.

L'argent comptant, les contrats, les terres, bon cela. Quant au reste, je m'en soucie fort peu. Tenez, M. Griffon, je donnerois vos peintres, vos artistes, vos gens de lettres, tout cela pour deux negres ou pour un baril d'indigo. Mais, dites-moi ; mon oncle n'a-t-il point, par quelque disposition préjudiciable à mes intérêts, un peu écorné cette succession dont vous me faites un si grand étalage ?

GRIFFON.

Votre oncle aimoit les sciences, les lettres, les arts, & par conséquent il aimoit les hommes ; il a fait quelques legs à des familles ruinées.

CALCUL.

A des familles ruinées ! C'est bien là

peine de s'enrichir, pour réparer les ſottiſes des autres.

GRIFFON.

Quand la fortune ſe plaît à élever un citoyen né dans la claſſe commune, le vrai moyen de faire oublier ſa naiſſance eſt de s'ennoblir par des actions bienfaiſantes &...

CALCUL.

Le moyen eſt violent, M. Griffon; mais puiſque vous poſſédez le ſecret de le faire oublier au public, ne pourriez-vous pas m'en donner un pour l'oublier moi-même?

GRIFFON.

Non, Monſieur, les nouveaux parvenus ont gardé la recette.

CALCUL.

Diable! tant pis. Mais revenons à la ſucceſſion.

GRIFFON.

De plus, votre oncle a laiſſé une ſomme pour élever dans ſa bibliotheque, qui ſera publique, quatre ſtatues aux quatre plus célebres écrivains ou artiſtes de ce ſiecle. Ce ſont les termes du teſtament ; vous ne pouvez même recueillir la ſucceſſion avant d'avoir rempli ce devoir.

CALCUL.

Eh ! comment puis-je ſavoir, moi, qui depuis dix ans ai vécu en Amérique, quels ſont vos quatre meilleurs écrivains ? J'en connois bien un, parce que celui là eſt connu aux antipodes, & qu'il fait une claſſe à part. Mais, comment diſtribuer les rangs que les autres doivent occuper ? Tenez, les lettres-de-change ſont les belles lettres que je cultive ; mon livre de compte eſt pour moi l'encyclopédie, & je ne balance pas à placer Barême au-deſſus de Virgile.

GRIFFON.

Je ſens que votre ſituation eſt embarraſſante.

CALCUL.

Mon cher M. Griffon, ne pourriez-vous pas m'aider de vos lumieres ? Vous qui êtes l'huiſſier-priſeur, qui eſtimez la valeur de toutes ſortes d'effets, ne pourriez-vous pas auſſi priſer ces ſavans, & me dire quels ſont les meilleurs ? Si vous me demandiez à moi lequel vaut mieux d'un mulâtre ou d'un quarteron, je vous le dirois ſur le champ.

GRIFFON.

Monſieur, le génie eſt la ſeule choſe qu'on ne trouve point dans nos inventaires. D'un trait de plume dans un teſtament, un notaire fait un Créſus, un comte, un marquis, un baron, un duc même. Mais un homme de génie ne ſe fait pas ainſi. Quant aux places que vous voulez diſtribuer, il eſt certain que l'amour-propre de chaque au-

teur l'éleve à la premiere ; aussi-tôt que le bruit de ce testament s'est répandu, j'ai vu accourir ici une foule de beaux-esprits, peu connus, qui tous demandoient une statue. Les plus estimables sont précisément ceux qui n'oseront aspirer à cet honneur. Le mérite sublime attend la récompense qui lui est due, le mérite médiocre court après elle ; vous en verrez la preuve, & bientôt...

CALCUL.

J'espere au moins que vous voudrez bien m'aider de vos conseils, & inscrire tous ceux qui se présenteront.

GRIFFON.

Monsieur, le devoir de ma charge m'appelle à l'instant à un inventaire, mais je vais vous envoyer mon clerc qui fera votre affaire.

CALCUL.

Votre clerc, M. Griffon ! Mais....

eſt-ce un homme... là... vous m'entendez bien. Tenez, entre nous, c'eſt que je voudrois faire certaines propoſitions à une jolie petite poulette que j'ai vu hier à l'opéra... Vous m'entendez bien... une déclaration à la financiere; & je vous avoue que n'étant pas au fait des uſages...

GRIFFON.

Soyez tranquille, vous avez trouvé votre homme. Il a toujours en poche de ces ſortes d'ouvrages. Je vais vous l'envoyer dans la minute; auſſi-bien j'apperçois déjà un de ces ſavans, qui n'attendent que la levée du ſcellé pour obtenir un monument.



SCENE II.

CALCUL, COULÉ.

COULÉ.

J'ai appris, Monſieur, que vous deviez faire élever quatre ſtatues aux quatre plus célebres écrivains de notre ſiecle. C'eſt fort bien fait à vous. Je ſuis perſuadé que mon nom ne vous eſt point échappé, & qu'au plus tard demain j'aurois eu de vos nouvelles par la petite poſte; mais pour vous en éviter la peine, j'ai bien voulu me préſenter moi-même. Il étoit bon que la ſtatue reſſemblât à l'original, & le voilà.

CALCUL.

Parbleu! Monſieur, la précaution eſt admirable, & je crois que vous n'aurez pas mauvaiſe grace à figurer ſur un piédeſtal.

COULÉ

Mon mérite eſt d'autant plus rare, que je dois tout à la nature & rien à l'art, attendu que je me ſuis fait moi-même.

CALCUL.

Comment ? Sans le ſecours de perſonne, vous êtes venu... là... comme un champignon ?

COULÉ.

Préciſément. Mon pere, honnête homme d'ailleurs, & artiſte diſtingué dans ſon genre, tenoit des magaſins de nouvelles, vraies ou fauſſes, & de perruques vieilles ou neuves. Chez lui, pour deux ſols, l'honnête citoyen pouvoit faire la barbe aux ennemis en faiſant faire la ſienne ; c'eſt aſſez vous dire, Monſieur, qu'il étoit...

CALCUL.

Maître perruquier, n'eſt-ce pas ?

COULÉ

Vous l'avez dit. Comme premier né, l'on me destinoit à la maîtrise ; mais à peine avois-je la force de diriger le rasoir, que je m'escrimois déjà de la plume, & que faute de matériaux, j'allois jusqu'à disputer aux perruques de nos pratiques les fragmens de papier qui les tenoient en papillotte. Je fis en peu de tems des progrès rapides dans les deux genres, & bientôt je fus au poil & à la plume. Mais enfin, *dominé par mon talent*, *maîtrisé par mon génie*, *entraîné par mon étoile* qui me destinoit à de plus grandes choses, je secouai tout-à-coup la poudre qui m'enveloppoit, & changeant du blanc au noir, je devins, sans y penser, le plus célebre écrivain du *quartier de la rue de la Féronnerie*. C'étoit encore trop peu. Bientôt laissant au loin derriere moi cette foule d'écrivains obscurs, dont le mérite principal est de peindre en lettres rouges les écriteaux indicatifs de *la double bierre de Mars* & du *cidre d'Isigny*, je franchis à pieds joints les

degrés de l'*Académie*, & je fus reçu dans son sein.

CALCUL.

Voilà ce qui s'appelle un saut périlleux.

COULÉ.

C'est à ce titre, Monsieur, que je réclame la premiere des quatre statues destinées aux grands écrivains, & je vous désignerai ceux de mes confreres qui doivent être placés après moi.

CALCUL.

En vérité, Monsieur, vous êtes bien modeste; mais à ce compte, vous devez être un auteur connu?

COULÉ.

Pour connu, oui; pour auteur, non. Je n'ai pas la plus petite prétention à l'esprit.

CALCUL.

Mais je ne vous entends pas. Com-

ment ? vous êtes une mâchoire, & vous êtes, dites-vous, de l'académie ?

COULÉ.

Eh ! qu'importe ? Il y en a plus d'une.

CALCUL.

Eh ! de laquelle êtes-vous donc ?

COULÉ.

Comment ? vous ne le devinez pas ! Vous ne connoiſſez pas Coulé, maître écrivain, expert, juré & membre de...

CALCUL.

Ah ! de l'académie d'*Ecriture* ! Parbleu ! l'équivoque eſt plaiſante !

COULÉ.

Qu'appellez-vous, Monſieur ? Apprenez que je ne ſuis point plaiſant ; que mes talens ne ſont point du tout équivoques, & que je ſuis le premier homme du monde pour les belles *lettres*.

CALCUL.

CALCUL.

Pour les belles-lettres ! Mais accordez-vous donc avec vous-même...

COULÉ.

Oui, Monfieur. Coulé, ronde, bâtarde, majufcules. Tout cela ne part pas d'ici, Monfieur... (*Il touche fon front*). Mais de là.

CALCUL.

Fort bien. Mais, Monfieur, l'intention du teftateur eft qu'on n'érige des ftatues qu'à des hommes vraiment favans, à des hommes utiles, à des génies profonds.

COULÉ.

Eh ! Monfieur ! quel homme plus utile que celui, qui, comme vous & moi, connoît tout le prix de l'art d'écrire ? qui, par l'immenfité de fes calculs, a fu étendre fon commerce aux deux poles ? qui, d'un trait de plume, multiplieroit des infinis ? un homme enfin, qui n'eft point embarraffé par

toutes les difficultés *de la regle de Trois*, & pour qui le problême le plus épineux n'eſt qu'un jeu d'enfant ? Le voilà pourtant, Monſieur, le voilà cet homme néceſſaire à l'état, qui entretient les correſpondances de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, & dans le monde entier ; qui ſait dicter des loix & ſe faire obéir même au-delà des mers, & qui, par le ſimple mouvement d'un bout d'aile dirigé par trois doigts, multiplie, pour ainſi dire, ſon exiſtence dans les quatre parties du globe.

CALCUL.

Tenez, M. Coulé, entre nous, je crois que vous avez raiſon, & je ſerois, moi, aſſez volontiers de votre avis ; mais, je vous le répete, l'intention du teſtateur...

COULÉ.

L'intention ! l'intention ! Eh ! Monſieur, ce teſtateur lui-même auroit-il pu dicter ſes dernieres volontés ſans le ſecours de cet art ſublime qui *peint*

la parole & parle aux yeux même de la postérité ? Après l'agriculture, le premier de tous les arts, le second n'est-il pas celui qui sert à former les liens de la société ? Vous parlez de belles-lettres ! Parlez-moi de lettres-de-change, leur valeur représentative est plus respectable mille fois que ce vil métal, devenu l'objet de notre ambition. L'arithmétique & l'écriture, voilà, voilà les deux pivots sur lesquels tourne constamment la fortune. Voyez ce *partisan* superbe, qui, de simple commis, est devenu *millionnaire*. Pourquoi ? parce qu'il connoissoit les calculs. Jettez les yeux sur ce fruit trop précoce d'un hymen trop tardif. Pourquoi sa naissance a-t-elle tant étonné son pere ? C'est que sa mere n'entendoit pas l'*arithmétique*. Voyez cette épouse fidelle : qui peut la consoler de l'absence d'un époux, qui, à deux cens lieues de là, expose ses jours & répand son sang pour la défense de la patrie ? L'écriture. Qui entretient les différentes branches de commerce parmi tant de nations dont les loix ne sont presque jamais

mêmes ? L'écriture. Elle ſeule, Monſieur, elle ſeule rendra compte à la poſtérité de l'image du meilleur de nos rois. Eſt-il beſoin de phraſes pour en écrire les faſtes ? Non, Monſieur, non. L'eſprit ſe tait, le cœur parle, & les doigts obéiſſent. Adieu, Monſieur.

SCENE III.

CALCUL, GINGEOLET.

CALCUL.

Eh ! c'eſt, je crois, M. Gingeolet !

GINGEOLET.

Oui, Monſieur. C'eſt moi-même en perſonne naturelle.

CALCUL.

Toujours plaiſant, M. Gingeolet !

GINGEOLET.

Comme vous voyez ; enchanté d'avoir l'honneur de vous voir. M. Griffon m'a appris que vous étiez de retour . . .

CALCUL.

Eh ! comment ſe porte M. Friponando ?

GINGEOLET.

Mais, comme un procureur. Toujours volant. . . de ſon cabinet à l'audience, & de l'audience à la buvette ; accrochant l'argent des dupes, le dépenſant noblement avec la Griſette ; mangeant toujours ſa matelotte au Gros-Cailloux, & faiſant de petits ſoupers au bois de Boulogne.

CALCUL.

Ah ! ça a toujours été ſon inclination que la Griſette.

GINGEOLET.

Oui, & c'eſt cette chienne d'incli-

nation-là qui eſt cauſe que j'ai quitté ſon étude.

CALCUL.

Comment ? vous avez quitté M. Friponando ?

GINGEOLET.

Mais oui; parce que, vous entendez bien, cet homme-là eſt toujours par monts & par vaux. Il oublie ſon cabinet pour le grand-Vainqueur, & ſa femme pour une danſeuſe. Moi, en qualité de maître-clerc, comme c'eſt l'uſage, toute la beſogne roule ſur moi. Elle eſt rude chez lui; c'eſt tous les jours à recommencer, & puis une femme qui pleure, qu'il faut toujours conſoler: ça ne finit pas. Moi, je ne peux pas toujours, vous entendez bien, pour deux cens franc que je gagne, pâlir ſur les doſſiers d'une étude. Vous entendez bien, deux cens francs!... Ah! nourri, vous me direz & joliment logé, il faut en convenir; mais, tenez, cet homme-là s'eſt aviſé

d'être jaloux, jaloux ! A propos de de quoi ? Je vous le demande. Malgré cela, il n'entend pas plus raiſon qu'un Suiſſe ; de façon que, hier matin, tenez, pas plus tard, nous nous ſommes brouillés tous deux ſur une bagatelle, & il m'a mis à la porte, un peu bruſquement, une demi-heure avant le déjeûner.

CALCUL.

Diable ! il a bien mal pris ſon tems ! Mais pourquoi donc vous êtes-vous comme ça brouillés vous deux ?

GINGEOLET.

Oh ! Monſieur, c'eſt par amitié !

CALCUL.

Comment ? c'eſt par amitié qu'il vous a mis à la porte ?

GINGEOLET.

Mon Dieu ! Monſieur, vous n'entendez pas. Je vous dis que c'eſt pour avoir trop bien pris ſes intérêts.

CALCUL.

Et comment cela ?

GINGEOLET.

Ah ! c'eſt que, comme cet homme-là a toujours mille affaires en tête, qu'il va, qu'il vient, qu'il s'amuſe, & qu'il n'eſt preſque jamais chez lui, je me ſuis apperçu qu'il négligeoit furieuſement celles de ſon ménage. Je ſuis extrêmement zélé, moi, quand il s'agit d'obliger ; de façon que j'ai voulu voir ſi, en agiſſant conjointement avec ſon épouſe, je pourrois... là, vous m'entendez bien, apporter du remede à la choſe. Tenez, ça me vint dans l'idée avant-hier au ſoir en me couchant, je ſongeai à cela toute la nuit ; de façon que le matin, je me levai dans l'intention de communiquer à Mme. Friponando mon projet de la veille. Monſieur, à peine étois-je entré chez Madame, que Monſieur arriva. Il ſoupçonna que je n'étois pas levé ſi matin pour des prunes ; il me traita de poliſſon ; moi, je voulus me regimber ;

mais il me fit rentrer (avec deux bons soufflets) les paroles dans le ventre. Je les reçus fiérement, la moutarde me monta au nez, la rougeur au front, la colere au cerveau.... & je sortis tranquillement, sans demander mon reste.

CALCUL.

Je crois que vous avez pris le parti le plus sage.

GINGEOLET.

Moi, je n'ai pas voulu aller dire ça à ma chere mere, parce que, vous entendez bien, ma chere mere m'auroit dit : c'est bien fait; à votre âge, vous n'avez que faire d'aller comme ça vous fourer dans les affaires des autres.

CALCUL.

De façon que vous êtes entré chez M. Griffon. Je vois cela.

GINGEOLET.

Oui; parce que, moi; vous enten-

dez bien, faire une grosse, un exploit; ça m'est égal. Par-tout, je suis le même, moi. Toujours gai, gaillard, dispos, bon pied, bon œil, bon appétit, toujours dansant, comme vous voyez, hé?

CALCUL.

Il me paroît que M. Griffon n'a pas fait une mauvaise emplette; il m'a même assuré que vous pourriez m'être utile pour distinguer, parmi les savans qui viendront se présenter pour obtenir une statue, ceux qui la mériteront à plus juste titre.

GINGEOLET.

Oui. Oh! moi, je sais faire mon thême en plus d'une façon. Je connois mon Paris, j'ai tâté un peu de tout... M. Friponando le sait bien, là-dessus il me rend justice.



SCENE IV.

Les mêmes, PLEINVENT.

PLEINVENT, *portant son treteau orné de quatre pancartes soutenues sur deux cannes attachées à sa chaise, vient s'asseoir à l'un des côtés du théatre, sans parler, & dans l'attitude d'un homme qui réfléchit.*

CALCUL.

Mais, en parlant de savans, je n'en vois pas trop arriver. Je n'ai encore vu qu'un certain Coulé, un maître d'écriture...

GINGEOLET.

Laissez, Monsieur, laissez. Du moment que le concours sera ouvert...

CALCUL, *appercevant* PLEINVENT.

Eh bien ? qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cet attirail-là ?

GINGEOLET.

Mais il me paroît que c'eſt un marchand de nouveautés qui étale ſa marchandiſe.

CALCUL.

Qu'il aille au diable avec *ſes nouveautés*. Prend-il mon appartement pour la boutique d'un libraire. Mais, mais... cet homme eſt donc fol ? Eſt-ce qu'il ne parle pas ?

PLEINVENT.

Liſez.

GINGEOLET, *liſant.*

Ci gît, derriere cette chaiſe,
Un homme fort mal à ſon aiſe...

L'ami, tu m'as l'air d'un original.

PLEINVENT.

Qu'importe ? *Je vends mes ouvrages, c'eſt pour être ſûr du débit.* Ma

boutique eſt ambulante, & quand un quartier eſt aſſorti de mes productions, je les renouvelle en allant m'établir ailleurs... *Mes œuvres*, mon individu & mon étalage ſont tranſportables, & je peux dire avec le poëte Grec : *Omnia mecum porto.*

CALCUL.

Parbleu ! Monſieur, je crois que vous n'êtes gueres chargé.

PLEINVENT.

Je vous parle latin à vous autres; parce que vous l'entendez; mais quand je ſuis dans une place, environné d'une foule d'ignorans, que je leur cite un auteur, ils n'y entendent rien. *Pourquoi ?* Ah! pourquoi ? *Parce que le latin eſt une langue morte.*

GINGEOLET.

Eh ! mais effectivement, je crois vous avoir vu quelque part... Eh ! oui, je ne me trompe pas... ſur le boulevard, près du fauxbourg du Temple; hé ?

PLEINVENT.

Vous l'avez dit. Je ſuis l'*orateur impromptu des boulevards*, & je me nomme *Pleinvent.*

GINGEOLET.

Pleinvent ! bon ! Parbleu ! la plaiſanterie eſt délicieuſe. M. Pleinvent, c'eſt comme les abricots.

PLEINVENT.

Je viens réclamer les quatre ſtatues deſtinées aux grands écrivains ; comme *homme*, comme *poëte*, comme *orateur*, comme *hiſtorien*. Comme homme ; parce que je ſuis l'unique. Comme poëte ; parce que j'embraſſe tous les genres. Comme orateur ; parce que je parle en public. Comme hiſtorien...

CALCUL.

Comment ? Monſieur, vous n'en demandez que quatre à la fois !

PLEINVENT.

Eh ! pourquoi pas ? Voilà mes titres, mes patentes. *Liſez mon livre.*

GINGEOLET, *lisant.*

Le Nécessaire universel...

PLEINVENT, *lui donnant un autre livre.*

Voici *le Trésor de la vie.*

GINGEOLET.

Non. *C'est la Réclamation à l'amour.*

PLEINVENT.

Eh bien ! le voilà.

GINGEOLET.

Ah ! les Bleus.... Les connoissez-vous ?

PLEINVENT.

Parbleu ! puisque j'en suis l'auteur..

GINGEOLET.

Oh ! ça n'y fait rien ; mais, tenez ; à vous parler franchement, je crois que vous avez gâté le papier en vous faisant imprimer... & je parie que je ne suis pas le seul de mon avis.

PLEINVENT.

Que peut contre le roc une vague animée ?
Hercule a-t-il péri ſous l'effort du Pygmée?

GINGEOLET.

Oh ! du Pygmée !

PLEINVENT.

Mais je vois ce que c'eſt. C'eſt parce que je vends mes livres *en pleinvent.* Vos libraires, qui vivent aux dépens des auteurs, qui vendent ce qu'ils n'ont pas, ont de vaſtes magaſins, de brillans appartemens, des meubles ſomptueux.... Et pourquoi ? C'eſt qu'on va chez eux. Moi, *je cherche les hommes & je n'en trouve pas.* Je m'égoſille, & perſonne n'achete. *Mon Néceſſaire univerſel*, livre unique pour ſe conduire dans tous les états... Eh bien, ça n'a pas de débit. Pourquoi ? *Parce qu'on ne s'y connoît pas.*

GINGEOLET.

Ce n'eſt pas ça.

PLEINVENT.

Quoi donc?

GINGEOLET.

C'eſt qu'il n'y a pas de petites *images*...

PLEINVENT.

Des images! Dites donc des *vignettes*, des *culs-de-lampes*. Eh bien, on en mettra, Monſieur; on en mettra, & ça ſe vendra.

GINGEOLET.

Je n'en crois rien.

PLEINVENT.

Oui, Monſieur, *en depit des envieux*, & *je confondrai mes ennemis.*

CALCUL.

Comment? vos ennemis!

PLEINVENT.

Oui, Monſieur; j'en ai. Vous ne le croiriez pas? *On me joue*, Monſieur...

GINGEOLET.

Comment? on vous joue!

PLEINVENT.

Oui, Monſieur. Je me ſuis plaint...
On m'a ri au nez.

GINGEOLET.

On a bien fait.

PLEINVENT.

Oui ; mais je me ſuis vengé.

GINGEOLET, *s'eſcrimant.*

Ah !... de-là...

PLEINVENT.

Point du tout. J'ai écrit. *Des ours, des tigres, des léopards.* Sentez-vous l'épigramme ?

GINGEOLET.

Oui : c'eſt fort bon pour la beurriere.

PLEINVENT.

Et d'ailleurs, pourquoi me plaindre? *Homere* récitoit ses vers dans les rues, dans les carrefours, dans les places publiques; moi, je débite les miens sur le boulevard; & semblable au cinique *Diogene*, *je foule aux pieds l'orgueil de Platon.*

CALCUL.

Mais puisque vous êtes un homme de génie, vous devriez trouver l'art d'en imposer davantage au public.

PLEINVENT.

L'art est de l'homme, le génie est des Dieux.

GINGEOLET.

Il me paroît que vous avez renfermé le vôtre dans un cercle bien étroit; car vos ouvrages ne sont pas de longue haleine.

PLEINVENT.

Ils en ennuyeront moins. *J'écris en*

petit, je pense en grand. Mais je m'apperçois que je parle à deux êtres qui ne savent pas distinguer le mérite. *Tant pis pour eux.* Ils le connoîtront un jour. *Tant mieux pour moi.*

(*Il emporte ses treteaux*).

GINGEOLET.

Mon Dieu ! Monsieur, vous êtes bête *comme tout.*

PLEINVENT.

On me le dit tous les jours; mais je n'en crois rien.

GINGEOLET.

Vous avez tort. Mais à propos; quand on a besoin de vous, où vous trouve-t-on à présent ?

PLEINVENT.

Par-tout.

GINGEOLET.

En plein vent ?

SCENE V.

CALCUL, GINGEOLET.

CALCUL.

Voilà ce qui s'appelle un original ſans copie.

GINGEOLET.

Oh ! parbleu ! j'en réponds. Une ſtatue à M. Pleinvent ! Mais il la fait lui-même en public, & ſa chaiſe eſt ſon piédeſtal. Ne diroit-on pas, à l'entendre, qu'il eſt le plus grand génie du ſiecle ?... Vous voyez qu'il ne faut jamais ſe laiſſer ſéduire aux apparences. Tout ce qui reluit n'eſt pas or, & ce n'eſt pas toujours aux plus belles enſeignes que ſe trouve le meilleur vin. Mais, allez, laiſſez-moi faire, je ſuis un peu phyſionomiſte, moi.

CALCUL.

Comment ? vous avez le talent ...

GINGEOLET.

Mais oui ; parce que moi, vous entendez bien, un clerc de procureur... j'ai fait mes caravannes, & à vue d'œil, je devine ce que bien d'autres ne s'aviseroient pas de ſoupçonner. Hé ? c'eſt comme ça. Tenez, par exemple, ces jours paſſés, en voyant une *Sultane d'opéra* troquer ſes diamans *bâtards* contre de légitimes, j'ai deviné qu'elle avoit fait de furieuſes exactions ſur quelques gros *Bacha-ſous-Fermier*.

CALCUL.

Fort bien.

GINGEOLET.

En voyant tant de galanteries *mercénaires*, j'ai deviné que l'amour s'étoit fait *courtier-de-change*, & que les cœurs ſe négocioient à préſent de place en place.

CALCUL.

A merveille.

GINGEOLET.

En voyant deux Gascons entrer au cabaret, j'ai deviné que le cabaretier payeroit l'écot.

CALCUL.

Oh ! pour celui-là, parbleu, il ne faut pas être sorcier.

GINGEOLET.

J'en ai encore comme ça un demi-cent.



SCENE VI.

Les Mêmes, La JEUNE FILLE.

La Jeune FILLE.

N'eſt-ce pas ici, Monſieur, le bureau des grands hommes ?

CALCUL.

Non, la belle enfant ; ce ſont des ſtatues...

La Jeune FILLE.

Des ſtatues ! Oh ! je vois bien que l'on s'eſt moqué de moi. Des ſtatues ! cela ne remue pas, & je ſuis bien aiſe de jouer avec quelque choſe qui me remue.

GINGEOLET.

Comment ? mon bijou, à votre âge !..

La

La Jeune FILLE.

A mon âge ! J'aurai bientôt treize ans, afin que vous le ſachiez.

CALCUL.

Et que voulez-vous faire de ces grands hommes ?

La Jeune FILLE.

En choiſir un qui m'aime, & avec lequel je puiſſe me marier.

GINGEOLET.

Vous marier ! Comment ? à peine à treize ans, vous ſongez déjà ...

La Jeune FILLE.

Mais, oui. On dit que c'eſt ſi joli ! ſi plaiſant ! Maman dit toujours que rien ne preſſe ; mais elle en parle bien à ſon aiſe. Son tems ſe paſſe & le mien s'approche, & ſi elle ſentoit ce que je ſens ...

CALCUL.

Et que ſentez-vous donc, la belle enfant ?

La Jeune FILLE.

Je ſens mon cœur treſſaillir quand j'entends parler de mariage. Tenez, Monſieur, j'y prends autant de plaiſir que j'en avois à entendre conter des hiſtoires de revenans, quand j'étois petite, excepté pourtant que la nuit j'avois peur du revenant, & que...

GINGEOLET.

Et que vous n'auriez pas peur d'un mari, n'eſt-ce pas ?

CALCUL.

Mais, ſavez-vous ce que c'eſt, mon petit cœur, pour en parler comme vous faites.

La Jeune FILLE.

Pas tout-à-fait, Monſieur; mais ſi

c'étoit si méchant, tant de belles dames que je vois ne s'y seroient point apprivoisées.

GINGEOLET.

Mais elles ont plus d'expérience que vous, plus de force pour soutenir la fatigue du ménage ; car il faut qu'une femme entre pour moitié dans le détail d'une maison ...

La Jeune FILLE.

Oh ! Monsieur, ce détail-là ne m'effraye point, & si je me mariois aujourd'hui, je suis bien sûre que je n'en mourrois pas.

CALCUL.

Aujourd'hui ! Mais, ma reine, vous êtes encore trop jeune.

La Jeune FILLE.

Trop jeune ! Oh ! vous ne diriez pas cela, si vous saviez ...

GINGEOLET.

Si nous ſavions... Quoi donc?

La Jeune FILLE.

J'ai... je n'oſe pas vous le dire; car vous irez le conter à maman.

CALCUL.

Ne craignez rien; nous ſommes diſ-crets.

La Jeune FILLE.

Eh bien! j'ai déjà un amoureux; il me nomme ſa petite femme. Moi, je l'appelle mon petit ami, mon petit mari; mais c'eſt en cachette de maman, parce qu'elle veut me marier à un homme que je ne connois pas, & qui demeure au bout du monde. Elle appelle cela un Normand. Dites-moi, Monſieur, eſt-ce fait comme un autre homme, un Normand?

GINGEOLET.

Il y a gros à parier.

CALCUL.

Mais, dites-moi, mon petit ange, puisque votre maman vous destine un mari, & que vous, à la sourdine, vous vous êtes ménagée un amant, pourquoi en cherchez-vous un autre?

La Jeune FILLE.

Oh! pour ce Monsieur Normand, c'est que je ne pourrois jamais m'accoutumer à son jargon; & puis il ne vient que dans deux ou trois ans pour m'épouser, & en attendant...

GINGEOLET.

Fort bien. Et le petit ami?

La Jeune FILLE.

Oh! lui, je ne l'ai pas vu depuis deux jours, parce que maman lui a défendu de revenir.

CALCUL.

Défendu! & pourquoi donc?

La Jeune FILLE.

Oh ! maman a tort ; vous allez voir. Comme elle eſt bien ſage, elle me recommande toujours de l'imiter, de ſuivre ſon exemple en tout. L'autre jour, on ne ſavoit pas que j'étois là, je ne faiſois ſemblant de rien, maman étoit avec un grand Monſieur qui eſt bien aimable. Il me donne toujours du bonbon, & je ne ſais pas pourquoi papa fait toujours la mine quand il le voit; car il l'aime tant ! il lui fait tant d'amitiés !

GINGEOLET.

Oh ! je le crois.

La Jeune FILLE.

Ce Monſieur étoit donc avec maman ; il lui diſoit de ſi jolies choſes ! il lui prenoit ſi tendrement les mains ! & maman paroiſſoit ſi contente, que le lendemain j'en fis part à mon petit ami, & maman nous trouva juſtement à l'occuper. Elle ſe fâcha, & le renvoya avec défenſe de revenir jamais.

CALCUL.

Et vous, la belle enfant ?

La Jeune FILLE.

Oh ! moi, elle voulut me gronder, & m'enfermer ſous la clef ; mais je lui dis ingénuement : vous me recommandez toujours de vous imiter... Eh bien, maman, *je ſuivois votre exemple.*

GINGEOLET.

Quelle ingénuité !

La Jeune FILLE.

Alors, elle ne fut plus ſi fâchée ; mais elle me dit que c'étoit bien différent, que mon petit ami n'étoit qu'un morveux... & voilà pourquoi je m'adreſſois à vous, puiſqu'il n'y a pas de mal...

CALCUL.

Fort bien ; mais dites-moi, mon enfant, votre papa eſt donc jaloux ?

La Jeune FILLE.

Jaloux ! Je ne ſais pas ce que c'eſt que ça ; mais je crois que papa n'eſt fâché que par rapport à la petite tabatiere de maman, que le grand Monſieur a eu le malheur d'écorner.

CALCUL.

Sa tabatiere ! Mais c'eſt ſe frapper l'eſprit pour une bagatelle.

GINGEOLET.

Hum ! cette bagatelle peut être très-délicate.

La Jeune FILLE.

Oh ! pour ça oui, elle eſt bien délicate ; mais c'eſt que papa ne s'en ſouvient pas, car avant que ſon bon ami l'eut écornée . . .

CALCUL.

Hé bien ?

La Jeune FILLE.

Papa en avoit caſſé le cercle... Mais il eſt tard. Puiſque vous ne pouvez pas faire mon affaire, je m'en retourne bien vîte à la maiſon ; car maman n'eſt ſortie que pour une demi-heure, & je crains bien même qu'elle ſoit rentrée. Adieu, Meſſieurs.

GINGEOLET.

Adieu, la belle enfant.

SCENE VII.

CALCUL, GINGEOLET.

CALCUL.

Elle eſt charmante, M. Gingeolet... Mais à propos, cela me rappelle... Eſt-ce que M. Griffon ne vous a pas parlé de certaines propoſitions ?...

GINGEOLET.

Eh ! vous avez raiſon. J'ai votre affaire en poche. J'allois vous en parler quand M. Pleinvent...

PROPOSITIONS

De Meſſire...

J'ai laiſſé les noms en blanc, vous entendez bien, ne ſachant pas...

CALCUL.

Fort bien, fort bien. Je m'en vais vous les dicter. Ecrivez.

Gingeolet donne ſon chapeau à Calcul pour le tenir, & le met enſuite ſur la table.

CALCUL, *dictant.*

Claude...

GINGEOLET, *répétant.*

Claude...

CALCUL.

Nicodême...

GINGEOLET.

Oh ! Monſieur, je ne mettrai pas Nicodême.

CALCUL.

Ecrivez donc. C'eſt mon nom.

GINGEOLET, *écrivant.*

Nicodême... Je le ſavois bien.

CALCUL.

Calcul de la Tonne-d'or.

GINGEOLET.

Tonne d'or. A Mademoiſelle ?...

CALCUL.

Hortenſe.

GINGEOLET.

Hortenſe ! H, a, u ?

CALCUL.

Tiens ! H, a, u, Ahuri ! H, o, r.

GINGEOLET.

Dame ! Monſieur, c'eſt un nom propre; je ne peux pas, moi...

MADEMOISELLE,

» A votre âge, on ne connoît d'au-
» tre *Arithmétique* que le calcul du plai-
» ſir; on paſſe de l'*addition* à la *mul-*
» *tiplication*, ſans connoître la *ſouſ-*
» *traction*. Moi, qui, grace à Dieu,
» connois l'*art des nombres*, & qui
» poſſede mes quatre regles, je ſais
» que le tems qui détruit tout, fait
» une ſouſtraction de charmes & d'a-
» mans aux perſonnes les plus accom-
» plies, & qu'il ne leur reſte, quand
» elles ne ſont pas riches, qu'une mul-
» tiplication de chagrins & de mépris «.

CALCUL.

Bravo, mon enfant, bravo ! C'eſt le ſtyle.

GINGEOLET.

» J'ai poſé par colonnes tous vos

» charmes, je les ai *taxés* tous, non
» pas *au taux courant*, mais quelque
» chose de plus; & le *résultat* de mon
» opération, quand j'ai eu réduit tou-
» tes ces sommes en une *totale* qui les
» comprend toutes *au juste*, m'a fait
» connoître que vous êtes d'un prix
» inestimable «.

CALCUL.

Bravissimo.

GINGEOLET.

» Consultez-vous, belle enfant.
» Vous m'avez plu, je vous en donne
» la preuve. Vous avez des charmes;
» *j'ai de l'or*, & je ne puis mieux faire
» que de vous rappeller à ce sujet une
» comparaison *pleine d'esprit*, que fai-
» soit l'autre jour *un de nos Messieurs*:
» la beauté, disoit-il, est un zéro. Le
» zéro ne signifie rien étant seul; mais
» précédé d'un chiffre, il sert à aug-
» menter de dix fois sa valeur. Ainsi,
» Mademoiselle, posez le chiffre à côté
» du zéro, vous en verrez la preuve «.

CALCUL.

Excellent !

GINGEOLET.

» Encore un petit mot, Mademoi-
» selle. C'est un conseil que je vous
» donne. Ne recevez jamais de fre-
» luquets chez vous ; ces gens-là font
» des *soustractions* par-tout, dans les
» écrins, commodes, nécessaires...

CALCUL.

Bon.

GINGEOLET.

» Ils ont le talent de séduire les fem-
» mes par du jargon, & puis c'est tout.
» Il faut partager avec eux contre l'in-
» tention du donateur, &... croyez-
» moi, les femmes doivent toujours
» ignorer la division «.

CALCUL.

A merveille, mon ami, à merveille.
Vous êtes un homme d'or. Je m'en

vais ſigner cela ſur le champ, & l'envoyer par un de mes laquais. Hé ? La Fleur ? (*Il ſigne*).

SCENE VIII.

Les Mêmes, La FLEUR.

La FLEUR.

Monſieur ?

CALCUL.

Des bougies... Vous allez faire l'enveloppe. Tenez, voici l'adreſſe.

(*La Fleur ſort & rentre avec des bougies*).

GINGEOLET.

Bon... Mlle. Hortenſe... rue...; Vuide-gouſſet... (*Il s'aſſied*).

SCENE IX.

Les Mêmes, L'ABBÉ.

CALCUL.

Monſieur vient ſans doute demander une des quatre ſtatues deſtinées aux grands hommes ?

L'ABBÉ.

Demander ! Ah ! vraiment ! demander eſt fort bon ! Sachez, Monſieur, qu'on demande une grace, une faveur; mais ce qui nous eſt dû, on ne le demande point, on l'exige. Mais dites-moi, la ſtatue eſt-elle le ſeul legs que votre oncle m'ait fait, & n'y a-t-il point ajouté de penſion ?

GINGEOLET, *écrivant l'adreſſe.*

De penſion, M. l'Abbé ! Pouvez-vous en demander une, comblé de biens comme vous l'êtes ?

L'ABBÉ.

Comblé de biens ! Moi ! je meurs de faim. Comment peut-on vivre dans un tems où l'on n'a qu'au poids de l'or le premier néceſſaire ? Peut-on avoir un joli attelage, à moins d'une ſomme énorme ? Un vis-à-vis bien verniſſé n'eſt-il pas d'un prix exceſſif ? L'eau de beauté, les parfums, les liqueurs fines, tout cela ne ſe vend-il pas un prix fou ? Les fêtes qu'il faut donner aux jolies femmes, n'abſorbent-elles pas le plus gros revenu ? En vérité, je vous dis, on meurt de faim. Cela eſt affreux.

CALCUL.

Pardon, M. l'abbé ; je croyois que l'eau de beauté, les parfums ne convenoient qu'à des femmes, & que...

L'ABBÉ.

Vous avez raiſon, Mons de la Tonne d'or ; vous avez raiſon. Auſſi fais-je profeſſion de m'identifier, pour ainſi dire, à ce ſexe charmant, auquel je

reſſemble on ne peut pas plus au *phyſique*, ainſi qu'au *moral.*

GINGEOLET, *à La Fleur.*

Portez ſur le champ cette lettre à ſon adreſſe.

CALCUL.

Au phyſique, ainſi qu'au moral!

L'ABBÉ.

Sans doute. Nai-je pas le teint vermeil & frais comme une prude qui ſe met au régime? Et ne me trouvez-vous pas l'œil auſſi fripon qu'à une Agnès qui brûle de ceſſer de l'être? La jambe auſſi jolie qu'une danſeuſe? Le goſier auſſi ſuave qu'une chanteuſe des chœurs? La *petite poitrine*, la *foibleſſe de nerfs* de nos femmes de qualité? Les *vapeurs* de nos femmes de robe? Je fais chaque jour vingt infidélités, j'agace tous les minois tant ſoit peu libertins, je fais d'auſſi jolis vers que *la Muſe* L..., je brode au tambour, je garnis une robe auſſi *délicieuſement* qu'une demoiſelle *à l'année* du

Magnifique ou du *grand Mogol*, & je fesse mon Champagne aussi *militairement* qu'une actrice de l'opéra.

CALCUL.

Ma foi, Monsieur l'Abbé, je n'aurois pas deviné...

L'ABBÉ.

Aussi, mon cher, l'on voit à merveille que vous revenez de l'autre monde, & que vous ignorez *au possible* les usages de celui-ci. Chez nous, un Abbé & une jolie petite *poupée* à quatre pieds de terre, un être *sans conséquence*, un *hochet* avec lequel on s'amuse, un *joli rien* chargé des colifichets de la mode & des grelots de la folie. En un mot, couru, fêté, prôné, idolâtré, admis aux toilettes, dans les cercles, en petite loge, aux petits soupers; il voit tout & ne dit rien, sauf à lui à se dédommager le lendemain de la discrétion de la veille.

GINGEOLET.

Ce portrait eſt ſéduiſant, M. l'Abbé; cependant, je croirois aſſez que les Abbés ſont dans les ruelles ce que les *épagneules* ſont à la chaſſe. Ils ſervent à faire lever le gibier; mais les financiers le prennent.

L'ABBÉ.

Ah! fi donc. Et qu'eſt-ce que c'eſt, je vous prie, qu'un financier?

GINGEOLET.

C'eſt l'homme du monde le plus merveilleux auprès d'une femme. A la vue d'un financier, les anciens meubles diſparoiſſent, les bijoux ſe multiplient dans un écrin, la garde-robe s'enfle à vue d'œil, les étoffes les plus précieuſes ſe développent, l'argent roule dans les tiroirs, les laquais d'un logis deviennent plus inſolens, les ſoubrettes ne ſont plus ſoubrettes que devant leurs maîtreſſes; en un mot, la face de l'univers eſt changé à la vue du financier.

L'ABBÉ.

Oui ; mais ce mérite si solide cede souvent la place...

GINGEOLET.

Ah ! je l'avoue, il est des femmes qui joignent l'agréable à l'utile ; mais cet agréable est souvent coûteux, & c'est sous ce point de vue qu'un Abbé est préféré ; car, vit-on jamais d'amant à plus juste prix ? Il n'est point de tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui, dans cinq aulnes d'étoffe, ne leve un Abbé tout complet.

CALCUL.

Tenez, Messieurs ; moi, qui reviens du Cap François, il n'est pas étonnant que j'ignore vos usages ; mais, à ce qui me paroît, il en est du nom spécieux d'Abbé, comme de celui qu'on donne à nos garnitures de cheminée, verre, faïance, bois doré, tout cela est censé porcelaine. De votre aveu pourtant, un Abbé ; vous, par exem-

ple, vous êtes un homme nul dans la ſociété. Vous êtes, dites-vous, un joli rien...

L'ABBÉ.

Eh ! mon cher ! que deviendroit cette ſociété, ſans tous les jolis riens qui nous enchantent ? Que deviendroient nos modes, nos écrits polémiques, nos romans, nos docteurs à migraine, nos diſputes ſur la muſique, nos grands *opéras*, nos petits airs, nos courſes, nos bals & nos traineaux ? Vous ignorez donc combien un rien a d'empire ſur nous. Un rien nous attriſte, un rien nous conſole, un rien nous éleve, un autre rien nous détruit. Un rien releve les charmes d'une jolie femme, un rien nous fait perdre ſes bonnes graces ; mais un rien nous fait adorer d'elles. Près d'elles, avec un rien, on obtient tout, & bientôt le dégoût de la poſſeſſion ſuccédant au plaiſir, ce *tout* charmant n'eſt plus à nos yeux qu'un *rien* très-ordinaire, qui n'a de prix que pour celui qui ne les connoît pas.

CALCUL.

Vous êtes, on ne peut pas plus heureux en définitions, M. l'Abbé ; cependant...

L'ABBÉ.

Quant à moi, j'ose avancer que je suis de ces riens essentiels, sans lesquels l'harmonie ne pourroit subsister dans nos cercles. Enfant gâté par l'Amour & caressé par les Graces, c'est à l'ombre des mirthes, & par un sentier de roses, que je vole au bonheur, & compte parvenir au temple de Mémoire. Le matin, je ne quitte un lit de duvet, bercé par la mollesse, & dressé par la volupté, que pour assister aux toilettes, aux dîners, aux fêtes où ma présence inspire la gaieté. Ma bouche est une source féconde d'où coulent sans cesse le feu de la saillie, le sel de l'épigramme, l'éclair de l'impromptu. Reparties spirituelles, ironies fines, anecdotes scandaleuses, petits vers galans, proverbes, chansons satyriques ; tout abonde chez moi... Aussi ai-je le

plaisir d'entendre vingt jolies bouches s'écrier : *Oui, d'honneur! il est charmant ce cher Abbé! J'en raffolle. Après mon sapajou, mon écureuil & ma gredine, c'est l'être le plus délicieux que je connoisse...* D'après cela, jugez, Monsieur ; voilà mes droits, pesez bien tous mes titres, & convenez que c'est avec autant de raison que de confiance, que je dois attendre une des quatre statues destinées aux grands hommes.

CALCUL.

Pardon, M. l'Abbé ; mais tout cela ne me paroit pas concluant en votre faveur.

L'ABBÉ.

Eh! mais, en vérité, je suis bien bon de m'adresser à vous. Cette perruque est-elle faite pour s'y connoître. Gardez vos marbres, l'ami. Mon image est gravée dans les cœurs de toutes nos jolies femmes, & , en vérité, cela vaut mieux qu'une statue.

(*Il sort*).

GINGEOLET.

GINGEOLET.

Parbleu ! Monſieur, je crois que vous ne ſerez pas embarraſſé ſur le choix des grands hommes.

SCENE X.

CALCUL, GINGEOLET, Le POETE.

Le POETE, *à Gingeolet.*

Eſt-ce vous, Monſieur, qui vous nommez Calcul de la Tonne d'or.

GINGEOLET.

Oh ! Monſieur, vous vous méprenez...

CALCUL.

Non, Monſieur. C'eſt moi. De quoi s'agit-il ?

Le Poete.

De me faire obtenir *gratis* une faveur que je ne devrois pas demander, si l'on couronnoit toujours les talens. Quand je dis *gratis*, c'est pour n'avilir ni le protecteur, ni le protégé par le vil intérêt de l'or; mais je vous promets plus. Vous serez immortalisé, Monsieur... & ma reconnoissance sera consignée dans tous les journaux, si, par votre moyen, je parviens à guérir de la maladie qui m'afflige. Tout l'univers saura...

Calcul.

Et, quelle est votre maladie, Monsieur?

Le Poete.

La médiocrité.

Calcul.

Et votre état?

Le Poete.

Poëte.

GINGEOLET.

Deux excellentes raifons pour ne témoigner votre reconnoiffance que dans les journaux.

CALCUL.

Et depuis quand faites-vous des vers ?

Le POETE.

Depuis quinze ans.

GINGEOLET.

Ah ! c'eft un vieux péché.

Le POETE.

J'ai travaillé alternativement pour les grands & les petits théatres, j'ai effuyé des tracafferies par-tout ; cela m'a rebuté. J'ai fait des romans & des dictionnaires, perfonne ne les a lus. J'ai fait des épîtres dédicatoires aux grands, ils ne m'ont rien donné. J'ai enrichi le Mercure d'énigmes & de logogryphes, cela ne l'a pas rendu meilleur. Je me fuis marié pour me

faire des protecteurs, ma femme a eu la petite-vérole, elle eſt devenue laide.

CALCUL.

Vous avez du malheur.

Le POETE.

N'étant bonne à rien, elle mourut pour m'obliger.

GINGEOLET.

C'eſt quelque choſe.

Le POETE.

Enfin, Meſſieurs, ne ſachant plus où donner de la tête, j'ai cru qu'une ſtatue érigée en mon honneur feroit connoître mon mérite, & que je pourrois obtenir une penſion.

CALCUL.

Une ſtatue! Mais, vous perdez la tête; écoutez, Monſieur, ſavez-vous lire?

Le POETE.

Comment? Monſieur!..

GINGEOLET.

Mon Dieu ! Monſieur, ne vous échauffez pas. M. Calcul entend ſi vous ſavez déchiffrer, calculer...

CALCUL.

Oui, ſi vous avez une belle main.

Le POETE.

Je peins.

CALCUL.

Eh bien ! Monſieur, quittez l'état d'auteur pour celui de ſcribe. La reſſource eſt moins honorable, j'en conviens ; mais, après tout, un bon commis vaut mieux qu'un médiocre Poëte.

Le POETE.

Qu'appellez-vous, Monſieur, Poëte médiocre ! Apprenez que cette épithete ne me convient nullement. Mais, je le vois, Monſieur, vous donnez dans le préjugé commun, & vous ne jugez de l'homme que par l'habit.

CALCUL.

Non, Monſieur; mais duſſiez-vous vous fâcher, je vous conſeillerai toujours de préférer l'utilité d'un bureau, à la futilité de la poéſie.

Le POETE.

O charmant réduit! où les neuf Muſes & les quatre vents *Cardinaux* viennent tour-à-tour me rendre viſite: je vous abandonnerois pour eſſuyer les dédains d'un receveur des tailles ou d'un premier commis!... Non: jamais.

GINGEOLET.

Mais, enviſagez...

Le POETE.

Je n'enviſage rien. Chez moi, dans mon grenier, je ſuis roi; je goûte en paix les charmes de la liberté. Ce déſordre charmant peint parfaitement la demeure d'un poëte, & pour vous en convaincre, écoutez-en la deſcription.

CALCUL.

Volontiers, cela doit être intéreſſant.

Le POETE.

Cinq à ſix marches mal aſſemblées, qu'on nommoit jadis eſcalier, conduiſent à une petite porte de ſapin, dont les ais ſéparés offrent un paſſage facile à l'œil curieux.

GINGEOLET.

Ce détail eſt piquant.

Le POETE.

Vous n'y êtes pas. Entrez dans mon appartement, le premier objet qui vous frappe... c'eſt une planche vermoulue, fixée par trois cloux, ſoutenue par deux ficelles, & ſur laquelle repoſent modeſtement Horace & Juvénal.

CALCUL.

Belle bibliotheque!

GINGEOLET.

Oui. A peu près comme la mienne. Hé ?

Le POETE.

Mon prédéceſſeur, garçon ingénieux, qui déchiroit les affiches au coin des rues, en a tapiſſé mes murs; de ſorte que, levai-je les yeux, je vois: *Les comédiens François donneront aujourd'hui Britannicus, & demain le Miſantrope.* Veux-je varier mes plaiſirs? Deux affiches plus bas, je lis : *Les grands-Danſeurs du Roi feront le ſaut du Tremplain.*

CALCUL.

En vérité, c'eſt jouir de tout.

GINGEOLET.

Hé, mais... c'eſt gai. *Le ſaut du Tremplain, la planche du feu...*

Le POETE.

Une table chancellante ſur trois pieds inégaux, ſoutient une jatte qui me ſert

d'écritoire, un vieux rasoir *à deux usages*, & d'énormes monceaux de papiers, qui, barbouillés d'encre & rayés jusqu'à la marge, attestent en moi l'écrivain, le littérateur, l'homme qui pense.

CALCUL.

Malgré cela, je reviendrai toujours...

LE POETE.

Satis est. Ah! Messieurs! vous ignorez les secrets des nourrissons du Pinde. C'est dans ce même réduit, qu'enveloppé dans ma couverture, dont je me fais un *manteau à la Romaine*, j'approfondis les mœurs, je passe en revue les hommes, je mets à contribution les anciens, je ridiculise les modernes, je blâme tout mon siecle, je dénigre mes rivaux, je terrasse mes ennemis... & que, m'allant coucher sans souper, je me réveille la nuit pour faire une épître satyrique sur le luxe de la table. Adieu, Messieurs.

SCENE XI.

CALCUL, GINGEOLET.

CALCUL.

Parbleu ! M. Gingeolet, je déſeſpere de trouver quatre grands hommes dignes de la ſtatue qu'on veut leur ériger.

GINGEOLET.

Tranquilliſez-vous, Monſieur. On cherche ſouvent bien loin ce qu'on a ſous les yeux. Rendez plutôt hommage à la modeſtie de ceux qui la méritent réellement, ſans la demander.



SCENE XII, & *derniere.*

Les Mêmes, La FLEUR, *remettant une lettre à Calcul.*

LA FLEUR.

Monſieur, c'eſt de la part de Mlle. Hortenſe.

CALCUL.

Fort bien. Qu'on mette les chevaux à ma voiture. (*La Fleur ſort*). M. Gingeolet, c'eſt ſans doute ſa réponſe.

GINGEOLET.

Comment? déjà! Mais, vraiment, elle eſt d'expédition. Bon pronoſtic, M. Calcul, bon pronoſtic! Vous verrez qu'elle ſe prêtera. Entre nous, c'eſt la comparaiſon du chiffre... C'eſt que ça ſaute d'abord aux yeux d'une jeune fille, voyez-vous, la poudre d'or.

CALCUL.

Voulez-vous en faire la lecture?

GINGEOLET.

Moi! Monsieur! Comment donc? vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

CALCUL.

Voyons.

GINGEOLET.

Diable! c'est un traité de capitulation, & vous pouvez faire vos observations à la marge.

CALCUL.

Allons donc.

GINGEOLET.

M'y voilà.

CONDITIONS

Auxquelles je souscris aux arrangemens proposés par Messire Claude Nicodême Calcul de la Tonne d'or.

ARTICLE I.

» Avant de contracter, ledit sieur
» *Nicodême* aura soin de compter à ma
» mere adoptive, une somme de vingt-
» sept mille vingt-quatre livres douze
» sols neuf deniers, pour ma pension,
» à raison de mille écus par an, pour
» neuf ans & trois jours, ainsi qu'il
» est aisé audit sieur de le vérifier en
» mettant ses lunettes, & parcourant
» le dernier feuillet de son almanach «.

CALCUL.

Mais, vraiment, cette fille-là calcule comme Barême. Mille écus par ans, trois jours; somme totale vingt sept mille vingt-quatre livres douze sols neuf deniers. Le compte est juste.

GINGEOLET.

ARTICLE II.

» J'exige un appartement à porte-
» cochere de huit pieces de plein-pied,
» avec remise & écurie, & meublé
» superbement. Plus, cent mille francs
» de bijoux, un carrosse, un cocher,
» quatre grands laquais, deux femmes-
» de-chambre & trois cuisiniers «.

CALCUL.

Acceptez. Mais il ne me paroît pas nécessaire que les quatre laquais soient si grands.

GINGEOLET.

ARTICLE III.

» Ledit *Nicodême* aura soin...

CALCUL.

Nicodême! Nicodême!.. On sait bien que je le suis; mais pourquoi ne pas mettre mon nom de famille?

GINGEOLET.

» De parer ma chambre à coucher
» de tableaux gracieux, pour me dé-
» dommager un peu de sa figure co-
» mique & de sa tournure grotesque,
» qui ne ressemble pas mal à celles
» de nos magots de la Chine «.

CALCUL.

Figure grotesque! magot de la Chine! Mademoiselle s'amuse.

GINGEOLET.

ARTICLE IV.

» A l'égard de ma bibliotheque,
» qu'il n'achete pas mes livres *à la*
» *toise*, suivant l'usage de ses confre-
» res. Qu'il trouve (s'il se peut) un
» libraire instruit, & honnête homme «.

CALCUL.

Oh! quant aux livres, je ne m'y connois point. J'en chargerai mon ta-

pissier, ou un de mes laquais . . . ou vous même, M. Gingeolet... Parbleu ! pour obliger une femme aimable.

GINGEOLET.

Moi ! Monsieur ! je ferai ça pour vous, si vous voulez. Soyez sûr, Monsieur, que...

ARTICLE V.

» J'exige en sus un contrat de dix
» mille livres de rente-fonciere, sur la
» ville, afin qu'en cas de *soustraction*
» dans mes *écrins*, *commodes*, *nécessai-*
» *res*, & advenant le décès dudit sieur
» *Claude*, je puisse vivre décemment «.

CALCUL, *brusquement.*

Claude ! Claude !

GINGEOLET.

» C'est la condition *sine quâ non ;*
» car enfin, il n'est pas juste que M.
» *de la Tonne d'or*, vieux & cassé,
» ait la fleur de mon bel âge pour

» rien. Je ſuis jolie, jeune & très-*in-*
» *génue ;* trois choſes qu'on ne peut trop
» payer. Je le répete, c'eſt la condition
» *ſine quâ non* «.

CALCUL.

Sine quâ non ! Jamais je ne vis ces mots-là dans *les Comptes faits* de Barême. Que diable me chante-t-elle avec la fleur de ſon bel âge ? On ne ſait ce que c'eſt... & puis ſavoir ſi..., car depuis quelque tems, ma foi...

GINGEOLET.

Ecoutez, écoutez, Monſieur. Voici le meilleur. C'eſt par apoſtille.

P.S. » Comme je ne me pique pas
» de ſavoir l'arithmétique auſſi bien que
» M. de la Tonne d'or...

Ça, c'eſt bien naturel.

» Et que je ne ſuis point encore
» familiariſée avec les chiffres...

Ça viendra, ça viendra.

» C'eſt un ſoin que j'abandonne au-
» dit ſieur. Je l'invite à cet effet de
» venir ſouper ce ſoir avec moi. Mais

» comme je n'ai point encore l'eſprit
» aſſez ouvert, pour ſaiſir ſur le champ
» toute l'étendue d'une ſcience auſſi
» abſtraite, & que la premiere leçon
» ſera, ſans doute, de l'Hébreu pour
» moi, je me flatte que M. Calcul voudra bien la répéter autant de fois que
» je le jugerai à propos «.

CALCUL.

Comment? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

GINGEOLET.

Mon Dieu! Monſieur, ne vous inquiétez pas. Je vous tirerai de-là.

CALCUL.

Comment? vous me tirerez de-là!

GINGEOLET.

Oui, Monſieur, par amitié. La demoiſelle eſt exigeante, à ce qui me paroît. Elle compte que vous ferez les choſes généreuſement, & je ſens bien, moi, qu'un homme de votre rang &

de votre âge ne peut pas entrer dans certains détails d'économie. Peu vous importe d'ailleurs qui se chargera du soin de la maison, pourvu qu'elle soit bien montée... Hé bien, laissez-moi faire, je m'en charge, moi.

CALCUL.

Vous! M. Gingeolet!

GINGEOLET.

Oui, moi; parce que, vous entendez bien, un jeune homme qui n'a que ça à faire, pour ainsi dire... Tenez, je me prie d'avance de tous vos petits soupers, je serai l'ordonnateur de toutes les fêtes. Vous payerez, & je me réglerai pour la dépense sur ce que vous me fixerez... pas trop juste pourtant; parce que, vous entendez bien, vous ne voulez pas une table mesquine... A ce prix, je me déclare, dès aujourd'hui, l'intendant de vos menus plaisirs.

CALCUL.

Mais vraiment, M. Gingeolet, je

vous reconnois bien là. Toujours homme de bon conseil!

GINGEOLET.

Et zélé, vous le voyez. Oh! moi, quand il s'agit d'obliger, je me mettrois en quatre, d'abord. Demandez, tout le monde vous le dira.

CALCUL.

C'est fort bien : nous parlerons de ça. Quant à présent, je crois qu'il ne seroit pas mal à propos que je me rendisse chez Mlle. Hortense.

GINGEOLET.

Parbleu! Monsieur, vous n'irez pas tout seul. Je me destine une place dans votre voiture... Rue Vuide-gousset; n'est-ce pas?

CALCUL.

Précisément.

GINGEOLET.

Bon! c'est tout près d'ici. Il y aura

un couvert pour moi, sans doute? car je compte bien entrer en exercice dès aujourd'hui.

CALCUL.

Comment donc? assurément.

GINGEOLET.

A merveille! Bonne chere, joli minois, vin de Champagne, la petite chanson... Tenez, entre nous, cela vaut mille fois mieux que de nous amuser ici à écouter un tas d'originaux qui n'ont pas le sens-commun. Et quant aux statues que vous voulez décerner, souvenez-vous toujours que sur le mérite des gens de lettres, il ne faut jamais consulter les gens de lettres eux-mêmes; mais la voix publique. Les plus beaux esprits sont toujours ceux qui ne s'affichent point, &, comme dit le Proverbe : *A bon Vin point d'enseigne.*

FIN.

PLUS DE PEUR

QUE DE MAL;

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

DAMON, *Pere.*

DAMON, *Fils, Amant de Lucile.*

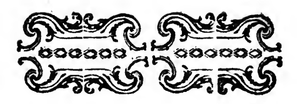
ORONTE.

LUCILE, *Fille d'Oronte.*

La BRANCHE, *Valet de Damon fils.*

La Scene est chez Damon pere.

PLUS



PLUS DE PEUR

QUE DE MAL.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente un Appartement de la Maiſon de Damon, pere.

SCENE PREMIERE.

DAMON *fils*, La BRANCHE.

Damon, fils, entre le premier, il eſt en habit de chaſſe ; La Branche le ſuit portant deux fuſils. Damon eſt plongé dans la plus profonde rêverie & fait pluſieurs tours ſur le théatre ſans rien dire.

La BRANCHE.

Monſieur, voilà votre fuſil ?

DAMON, *fils*, *brusquement.*

Mon fusil ; pourquoi faire ? Qui te l'a demandé ?

La BRANCHE.

Vous, Monsieur, à l'instant.

DAMON, *fils.*

Moi ? je t'ai demandé mon fusil ?

La BRANCHE.

Oui, Monsieur ; dès le matin vous m'avez réveillé pour une partie de chasse...

DAMON, *fils*, *se regarde & revient à soi.*

Tu as raison, donne ; va-t-en. (*Il retombe dans sa rêverie*).

La BRANCHE.

Monsieur.

DAMON, *fils.*

Va-t-en, te dis-je.

La Branche.

Mais, Monſieur ; au moins faut-il que je ſache de quel côté vous chaſſerez aujourd'hui.

Damon, *fils*, *toujours rêveur.*

Eh ! que t'importe ? va toujours.

La Branche, *riant.*

Comment, Monſieur, que m'importe ?

Damon, *fils* (*à part*).

Je ne ſais où je ſuis, ni ce que je dis, ni ce que je fais. (*Haut*). Va m'attendre aux environs de ce grand bois où nous chaſſâmes hier.

(*La Branche ſort*).

SCENE II.

DAMON, *fils*, *seul.*

Quel état cruel ? Juste ciel, aide-moi à calmer les transports qui m'animent. J'ai méprisé jusqu'à présent les coups redoublés dont la fortune n'a cessé d'accabler ma malheureuse famille ; mais depuis que j'ai vu l'aimable Lucile, depuis que je sais que le plus avare des hommes met à prix la possession de cette fille adorable ; Dieux ! que ne serois-je pas pour sortir de la situation où je suis ? Ah ! malheureux Damon !



SCENE III.

DAMON, *pere*, DAMON, *fils*.

DAMON, *pere surprenant son fils.*

Mon fils...

DAMON, *fils embarrassé.*

Mon pere.

DAMON, *pere.*

Vous me paroissez bien agité.

DAMON, *fils.*

Mon pere... non pas autrement... J'ai peu dormi cette nuit...

DAMON, *pere.*

L'ardeur de la chasse vous transporte; vous parliez seul à l'instant.

DAMON, *fils.*

Mon pere, il eſt vrai ; la chaſſe....

DAMON, *pere.*

La chaſſe eſt un divertiſſement honnête ; mais, mon fils, ce n'eſt qu'un divertiſſement qui ne doit pas vous occuper tout entier, & devenir chez vous une paſſion. Comme vous voilà agité ! que les hommes ſont ingénieux à ſe tourmenter !

DAMON, *fils.*

Mon pere, j'envie votre ſang-froid & votre tranquillité.

DAMON, *pere.*

Et vous avez raiſon. Il n'eſt point d'état plus heureux.

DAMON, *fils.*

Je le crois, mon pere ; mais c'eſt un bonheur qui n'eſt pas fait pour moi.

DAMON, *pere.*

Vous vous abuſez, mon fils : il ne

s'agit que de savoir résister à l'attrait du plaisir. On se précipite dans un abîme de maux pour courir après je ne sais quelle séduisante image de volupté.... Tiens, cette maison, ce potager, ce verger, cet enclos qui suffisent à mes besoins, malgré leur petitesse, bornent tous mes vœux : je les préfere aux palais que j'habitois dans ma jeunesse. — Si tu pensois comme moi, mon fils, je t'apprendrois sans crainte une nouvelle.

DAMON, *fils.*

Mon pere...

DAMON, *pere.*

Les richesses ne te tourneroient-elles point la tête ?

DAMON, *fils.*

Comment, mon pere ?

DAMON, *pere.*

Oui, si la fortune se montroit moins

févere, n'oublierois-tu pas bientôt les vertus de la médiocrité ?

DAMON, *fils.*

Ah ! mon pere... apprenez-moi... de grace... je vous en conjure.

DAMON, *pere.*

Quelle vivacité ! j'aurois dû me taire; mais puifque je me fuis fi imprudemment avancé ! apprenez donc qu'un nouveau coup du fort nous remet à la place d'où nous étions tombés. Votre oncle eft mort à Pondichéry, & vous laiffe fa fortune qui fe monte à plus de cent mille écus.

DAMON, *fils, avec tranfport.*

Jufte ciel ! quel heureux événement !

DAMON, *pere.*

Voilà une joie bien vive ! Mon fils, cet attachement exceffif aux richeffes vous perd à mes yeux.

DAMON, *fils.*

Mon pere, pardonnez-moi... mais eſt-il bien vrai?

DAMON, *pere.*

Trop vrai pour votre malheur & pour le mien. Lorſqu'on attache auſſi fortement ſon bonheur aux biens de la fortune, on eſt prêt à tout faire pour les acquérir, & à tout perdre pour les conſerver.

DAMON, *fils.*

Mon pere; ne m'humiliez pas davantage, je ſuis plus digne de vous que vous ne penſez. Vous ſavez combien j'aime Lucile, vous avez agréé mon amour, vous n'ignorez pas ce qui m'a fait eſſuyer le plus cruel des refus. Ah! mon pere, pouvez-vous ne pas excuſer mes tranſports?

DAMON, *pere.*

Oh! tu es actuellement dans le cas

de faire desirer cet établissement au bon homme Oronte.

DAMON, *fils.*

Permettez que j'y coure, mon pere; je vole lui annoncer...

DAMON, *pere.*

Qu'allez-vous faire? quoi! après les plus insultans refus!

DAMON, *fils.*

Ah! mon pere, oublions tout.

DAMON, *pere.*

Quel aveuglement!



SCENE IV.

DAMON, *pere*, *seul.*

Est-il possible de prodiguer ainsi à de viles passions des emportemens réservés pour la vertu. O mon fils ! rendrois-tu inutiles les soins que je prends depuis vingt ans pour former ton jeune cœur ; es-tu digne encore d'entendre la voix de l'honneur ? Je te prépare une épreuve terrible ; si tu succombes, je suis le plus malheureux des peres.

SCENE V.

DAMON, *pere*, ORONTE.

ORONTE, *accourant les bras ouverts.*

Eh ! bonjour, mon vieil ami, mon cher voisin ! Que j'ai de plaisir à vous embrasser !

DAMON, *pere, froidement.*

Je ſuis votre ſerviteur.

ORONTE.

Eh bien ! qu'eſt-ce ? Vous êtes bien joyeux, n'eſt-ce pas ? Comme j'ai pris part à votre bonheur ! Ma foi, vous avez en moi un véritable ami.

DAMON, *pere.*

Je vous ſuis obligé.

ORONTE.

Comment ? quel air froid ! Eſt-ce que vous ne me reconnoiſſez pas ? C'eſt Oronte, votre meilleur ami qui vous parle.

DAMON, *pere.*

Vous me ſurprenez, Monſieur ; je ſuis ce même homme, à qui vous fîtes refuſer l'entrée de votre maiſon il y a quelques jours.

ORONTE.

Qui moi ? Ah mon ami Damon ! qui ſont les impertinens...

DAMON, *pere.*

Ne vous fâchez pas, & n'accuſez perſonne ; c'eſt vous-même qui prîtes pour une inſulte la propoſition que je vous fis de marier mon fils à Lucile.

ORONTE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! cette bagatelle-là vous occupe. Eh ! mon cher ami, point de rancune. Je ſuis vif, emporté ; cette ſotte de Lucile me faiſoit tourner la tête avec ſes viſions de couvent & de célibat... Morbleu, que j'étois faché ! Mais, entre nous, je crois que votre égrillard de fils lui a fait changer ſes réſolutions.

DAMON, *pere.*

Comment ?

ORONTE.

Oui, parbleu; la petite en tient. Je ne m'en ſerois jamais douté .... Ces filles ſont d'une diſſimulation; mais je ſuis un fin compere... Oh! je ſuis d'une joie... Touchez-là mon vieil ami, j'accepte votre fils pour gendre.

DAMON, *pere.*

J'ai tout lieu d'être ſurpris, après l'accueil...

ORONTE.

Eh! que diable, vous en revenez toujours là. Je vous l'ai déjà dit: d'un côté, Lucile me paroiſſoit avoir un éloignement invincible pour le mariage; d'un autre côté, je me voyois propoſer un aimable jeune homme, vif, bien planté, le fils de mon meilleur ami... Morbleu, que j'étois impatienté!

DAMON, *pere, ſouriant.*

Et puis les cent mille écus dont mon fils vient d'hériter.

ORONTE.

Ah ! mon ami, que dites-vous là ? Se peut-il que vous me connoiſſiez ſi peu ? La fortune eſt pour moi peu de choſe. Je ne ſonge qu'au bonheur de ma Lucile, cette chere enfant que j'aime de tout mon cœur. Votre fils eſt bien né, ils s'aiment, que faut-il davantage ? Vous êtes bien injuſte, mon ami; eh bien ! tenez je ſuis meilleur ami que vous, je parierois que quand je ne pourrois donner à ma Lucile qu'un bien médiocre, vous ne vous prêteriez pas à ce mariage avec moins de joie. Eſt-ce bien penſer de ſes amis cela ?

DAMON, *pere*.

Je vous ſuis bien obligé ; vous me rendez juſtice. Ainſi donc la fortune n'entre pour rien dans votre réſolution.

ORONTE.

Non, parbleu ; je ne conſulte que ma tendreſſe pour ma fille.

DAMON, *pere.*

Je me plais à vous voir dans ces généreux ſentimens.

ORONTE, *intrigué.*

En doutez-vous, mon ami ! Mais pourquoi ces réflexions ?

DAMON, *pere.*

C'eſt que je ſuis enchanté. Vous raſſurez mon cœur allarmé, & je ne crains plus de vous apprendre que...

ORONTE *l'interrompt avec vivacité.*

Comment, eſt-ce que votre frere de Pondichéry ne feroit pas mort ?

DAMON, *pere.*

Non pas cela ; mais...

ORONTE.

Ah ! je conçois ; il aura déshérité votre fils.

DAMON, *pere.*

Point du tout; daignez m'entendre.

ORONTE.

Morbleu ! vous verrez qu'il ne s'est rien trouvé après sa mort.

DAMON, *pere*

Pardonnez-moi; on a trouvé cent mille écus en or dans ses coffres, mais...

ORONTE, *avec brusquerie.*

Mais, quoi, mais; expliquez donc ce mais.

DAMON, *pere.*

Quel homme ! laissez-moi parler; je vous l'expliquerai; ces cent mille écus n'appartenoient point à mon frere; c'étoit un dépôt qu'on lui avoit confié.

ORONTE, *consterné.*

Un dépôt !

DAMON, *pere.*

Hélas, oui ! il nous en instruit lui-même par un écrit que l'on a trouvé dans ses papiers, & que j'ai entre les mains.

ORONTE.

Et que comptez-vous faire de ce bel écrit ?

DAMON, *pere.*

Je pourrois le supprimer ; mais l'honneur, mon cher M. Oronte, l'honneur me fait un devoir de le rendre public.

ORONTE, *avec un soupir.*

L'honneur, oui ; c'est une belle chose que l'honneur.

DAMON, *pere.*

Après les beaux sentimens que vous venez de faire paroître, je ne doute point que vous ne pensiez comme moi, & que vous n'approuviez la résolution

que j'ai prise de restituer cette somme à ses légitimes maîtres. Cela ne vous empêchera pas de donner les mains au bonheur de nos enfans ; quelques médiocres que soient leurs biens, ils leur suffiront s'ils savent s'en contenter. Mais fussent-ils dans la plus cruelle indigence, je ne voudrois pas les en tirer par une injustice.

ORONTE, *qui a paru rêveur pendant cette tirade, brusquement.*

Serviteur, serviteur. (*Il sort*).

SCENE VI.

DAMON, *pere*, DAMON, *fils* LUCILE.

DAMON, *fils.*

Souffrez, mon pere, que je vous présente Lucile ; son pere consent à notre union ; je suis le plus heureux des hommes.

DAMON, *pere.*

Mon fils, modérez ces transports; il y a bien du changement.

DAMON, *fils.*

Ah ciel! que dites-vous?

LUCILE.

Quel nouveau malheur nous menace?

DAMON, *pere, tirant un papier.*

Tenez, lisez.

DAMON, *fils, prend le papier & le parcourt.*

Tout est perdu!

LUCILE.

Ah, Damon!

DAMON, *fils.*

Aimable Lucile, je vous perds une seconde fois; hélas! mon bonheur n'a été qu'un songe.

DAMON, *pere.*

Mes chers enfans, votre douleur me perce l'ame.

DAMON, *fils.*

Ah ! si par un heureux retour ; mais... le plus dur des hommes n'y consentira jamais. Pardon, belle Lucile, c'est votre pere.

LUCILE.

Oui, Damon, je dois lui obéir, & me taire.

DAMON, *fils.*

Malheureux que je suis ! Mais peut-être ignore-t-il... oui, sans doute... Ah ! mon pere, si vous vouliez.

DAMON, *pere.*

Quoi ! mon fils.

DAMON, *fils.*

Pardonnez à mes transports, mon pere ; excusez mon amour. M. Oronte

ſait ma fortune ; il n'eſt pas inſtruit de ce fatal revers . . . Profitons de cette erreur . . . mais je m'égare, mon pere, je lis dans vos yeux ma faute.

DAMON, *pere*, *froidement.*

Conſultez - vous bien, mon fils ; quant à moi, je n'ai rien à vous dire.

DAMON, *fils.*

Eh ! quel crime de tromper ſon inſatiable avarice, d'éviter d'en devenir la victime ? N'a-t-il pas conſenti à notre bonheur ?

DAMON, *pere.*

C'eſt donc là votre avis, mon fils.

DAMON, *fils.*

Oui, mon pere ; ſi c'eſt le vôtre.

DAMON, *pere.*

J'en ſuis fâché ; mais un obſtacle

s'oppose à ce beau projet : je quitte M. Oronte ; il fait tout.

DAMON, *fils.*

Ah, je suis perdu !

SCENE VII, & *derniere.*

DAMON, *pere*, DAMON, *fils*, LUCILE, ORONTE.

ORONTE.

Je vous trouve tous rassemblés fort à propos. Oh ça, mon vieil ami, je vous ai quitté tantôt un peu brusquement, n'est-il pas vrai ? mais passons, j'avois de bonnes raisons pour cela.

DAMON, *pere.*

Je les soupçonne.

ORONTE.

Vous pouvez bien ne vous pas trom-

per. Au lieu de perdre le tems ainſi que vous en de vaines lamentations, j'ai fait quelques réflexions dont je vais vous dire le réſultat.

DAMON, *pere.*

Voyons.

ORONTE.

Ecoutez-moi, je vous préviens d'abord que ſans biens on n'aura pas ma fille ; je voulois un gendre riche de cent mille écus ; mais je vous paſſe à cinquante ; voilà ce qui s'appelle être raiſonnable, cela.

DAMON, *pere.*

Et où voulez-vous que je les prenne ?

ORONTE.

Patience ; laiſſez-moi faire ; mais il faudra en paſſer par tout ce que je dirai.

DAMON, *pere.*

Nous verrons.

ORONTE,

ORONTE, *à Damon fils.*

J'examine que d'un côté votre oncle vous fait ſon légataire univerſel ; il vous laiſſe ſes meubles & ſon argent comptant ; il ſe trouve dans ſes coffres cent mille écus en or ; donc ces cent mille écus vous appartiennent.

DAMON, *pere, ſouriant.*

Voilà un fort beau raiſonnement ; mais le dépôt.

ORONTE.

Bon ! ce dépôt, il n'en reſte aucune trace que ce petit morceau de papier qu'on peut mettre au feu.

DAMON, *pere.*

L'expédient eſt merveilleux. Votre avis ſeroit donc, Monſieur, de vous approprier cet or, & d'en dépouiller les légitimes propriétaires.

ORONTE.

Non pas, morbleu, non pas ; vous ne connoiſſez pas Oronte. L'honneur, la probité ! Eh, je crois que nous en avons autant qu'un autre. Je diſois donc que, d'un autre côté, il falloit rendre quelque juſtice aux propriétaires du dépôt ; ainſi on peut leur donner cinquante mille écus, & les autres cinquante mille écus demeureront à mon gendre pour lui tenir lieu du legs, & lui faire épouſer ma fille. Eh bien ! que dites-vous de cet arrangement-là ? Hein.

DAMON, *pere.*

Vous me voyez interdit d'admiration & d'étonnement.

ORONTE.

Je le ſavois bien, moi, que je vous ſurprendrois.

DAMON, *pere.*

Oh ! on ne peut pas davantage.

ORONTE.

Eh bien ! vous approuvez mon projet, n'eſt-il pas vrai ? Répondez donc.

DAMON, *pere.*

Je ne puis rien vous dire, interrogez mon fils.

ORONTE.

Qui ? mon gendre futur ; oh ! je réponds de lui.

DAMON, *pere.*

Non, Monſieur, cette affaire-ci le regarde, il faut qu'il s'explique.

DAMON, *fils, paroît dans le plus grand accablement.*

Doutez-vous de ma réponſe, mon pere ; je préfere de mériter la charmante Lucile, au bonheur de la poſſéder.

LUCILE.

Ah ! Damon, cet aveu m'enchante; il m'arrache celui de vous assurer que si Lucile ne peut être à vous, elle renonce éternellement à tout autre.

ORONTE.

Ouais, que veut donc dire ceci ? & quel rôle me fait-on jouer ?

DAMON, *pere.*

Celui que vous méritez, mon cher M. Oronte; pouvez-vous vous laisser aveugler ainsi par votre avarice ?

ORONTE, *furieux.*

Allez ; vous êtes un vieux fou. (*A Lucile*). Et vous, Mademoiselle l'impertinente, je vous défends de jamais penser à ce jeune sot. Partons.

DAMON, *pere.*

Arrêtez un moment, je suis peu

émû de vos injures ; mais avant que de sortir, je veux vous faire une nouvelle confidence qui vous plaira plus que la premiere. Ce dépôt est un jeu de mon imagination ; j'ai effectivement chez moi les cent mille écus pour marier mon fils à Lucile.

ORONTE, *avec une extrême surprise.*

Oh ! oh !

LUCILE.

Ah, ciel !

DAMON, *fils, se jette aux pieds de son pere.*

Ah ! mon pere.

DAMON, *pere.*

Relevez-vous, mon fils, & embrassez-moi. L'inquiétude & l'agitation que j'ai remarquées en vous, m'ont allarmé, mon fils ; j'ai craint de vous voir dédaigner les douceurs de la médiocrité. Mes craintes sont heureusement dissi-

pées : jouissez du fruit de la libéralité de votre oncle : on confie sans crainte des richesses à ceux qui savent les mépriser. Recevez pour récompense la main de l'aimable Lucile. (*A Oronte*). N'y consentez-vous pas ?

ORONTE.

De tout mon cœur ; je suis trop confus de ce qui vient de se passer... Mais ces cent mille écus ...

DAMON, *pere*.

Je vous ai tant de fois trompé, que vous n'osez plus me croire ; mais passez dans mon cabinet, & je ne tarderai pas à vous convaincre.

FIN.

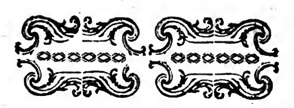
LES DEUX COMÉDIENS *DE PROVINCE.*

PROVERBE DRAMATIQUE.

A C T E U R S.

RAMAGEAU, *en habit brodé.* RIANVAL, *en habit de valet.*	*Comédiens.*
ROBERT, GRAND-PIERRE, JEAN LE BLANC, JAQUOT,	*Paysans.*

La Scene est dans la Campagne.



LES
DEUX COMÉDIENS
DE PROVINCE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

Sais-tu bien, Rianval, que je commence à être fort content de ce qui nous eſt arrivé.

RIANVAL.

Quoi, Ramageau ? de ce que notre

ſalle de comédie a été brûlée, & qu'il ne nous reſte plus rien.

RAMAGEAU.

Mais nous n'avions pas grand'choſe.

RIANVAL.

Nous avons ſauvé le meilleur, qui étoit nos habits de théatre.

RAMAGEAU.

Et en nous ſauvant ainſi, nos dettes ſont payées.

RIANVAL.

Nous n'aurions jamais pu ſatisfaire ces animaux de créanciers.

RAMAGEAU.

Nous ne pouvions leur donner pour argent comptant, que la ſcene de Dom Juan & de M. Dimanche.

RIANVAL.

Et celle du Joueur avec ſon Tail-

leur. Oui ; mais nous voyageons à pied.

RAMAGEAU.

Nous nous promenons : qu'eſt-ce que nous faiſons par jour, deux ou trois lieues ?

RIANVAL.

Selon que les châteaux ſe trouvent ſur notre chemin. Cette vie me paroît aſſez commode ; c'eſt à peu près celle des mendians, qui ne ſement rien, & qui recueillent autant que ceux qui travaillent.

RAMAGEAU.

Ai-je l'air d'un mendiant ? en ai-je le ton, avec cet habit & mes talons rouges ?

RIANVAL.

C'eſt moi qui te le donne le ton ; comme le chat botté, & toi comme le fils du meûnier, je te fais valoir ; mais j'aime mieux mon rôle que le tien.

RAMAGEAU.

Tu vis avec les valets

RIANVAL.

Oui, que je fais rire, & qui me régalent bien.

RAMAGEAU.

On me traite avec respect sur les chemins où je passe, & avec considération dans les maisons.

RIANVAL.

Oui ; parce que je vais annoncer qu'un seigneur, dont la chaise est cassée dans le village, demande au seigneur châtelain à coucher & à souper ; mais quand on n'a pas le sol pour jouer dans la société, on ne fait pas un trop beau rôle.

RAMAGEAU.

Je joue le rôle d'amoureux auprès de toutes les femmes ; & elles me trou-

vent charmant, & de la meilleure compagnie.

RIANVAL.

Oui ; mais il faut partir le lendemain avant que tout le monde ſoit éveillé, afin qu'on ne s'apperçoive pas que nous n'avons pas d'équipage. Tu attends long-tems le ſouper ; & moi je mange en arrivant & je dors, ſi j'en ai envie, en attendant qu'on ſerve ; enfin, je ne changerois pas mon habit contre le tien.

RAMAGEAU.

Ni moi non plus aſſurément ; tu ne manges que des reſtes, quand je fais très-bonne chere.

RIANVAL.

Il ne faut pas tant faire le fier, ces reſtes valent mieux que nos ſoupers d'auberge. En arrivant ici, j'ai mangé d'un pâté excellent, dont j'ai encore deux bons morceaux de croûte dans ma poche, que tu ſerois peut-être

bien heureux de trouver demain, si notre journée est longue.

RAMAGEAU.

Fi donc !

RIANVAL.

Tu as peut-être bien faim, à présent que tu fais le dédaigneux.

RAMAGEAU.

Mais pas mal. Sais-tu si je ferai bonne chere ce soir ?

RIANVAL.

Tu auras une fricassée de poulet, une compote de pigeons, un dindon rôti avec une salade.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

Cela ne sera peut-être pas trop bon ; c'est la femme du concierge qui fait la cuisine ; nous aurions dû aller plus loin.

RAMAGEAU.

L'idée de vivre ici aux dépens d'un homme abſent, m'a paru plaiſante.

RIANVAL.

Oui, & ces bonnes gens qui nous ont dit : Monſieur eſt ſans doute M. Rotor, l'ami de notre maître.

RAMAGEAU.

Cela eſt aſſez heureux ; car nous ne ſavions pas le nom d'un de ces amis.

RIANVAL.

Je me ſuis informé de ce M. Rotor.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

C'eſt un vilain homme, qui a une très-mauvaiſe réputation dans le pays, qui eſt dur, inhumain & fat.

RAMAGEAU.

Voilà donc le rôle qu'il faudra que je joue tant que je resterai ici ; car je pense que nous pourrions y rester deux jours pour faire blanchir nos chemises, en disant que nous attendons une nouvelle chaise, ayant renvoyé la nôtre.

RIANVAL.

Cela est bien imaginé.

RAMAGEAU.

Tu sens bien que je vais regner en maître dans cette maison, comme si elle m'appartenoit.

RIANVAL.

Moi, qui n'ai pas de vanité, j'aimerois autant aller ailleurs ; car si le véritable maître de la maison arrivoit, cela seroit embarrassant.

RAMAGEAU.

Pour des comédiens ? j'inventerois

cent fables dans un inſtant. Tu n'auras qu'à ſeulement me ſoutenir.

RIANVAL.

Ne t'embarraſſe pas.

RAMAGEAU.

Mais le ſouper doit être prêt. J'ai envie de retourner au château.

RIANVAL.

La faim rend le tems long.

RAMAGEAU.

Voici des payſans qui nous regardent beaucoup.

RIANVAL.

C'eſt de la conſidération & des reſpects qu'ils t'apportent.

RAMAGEAU.

Il faut en jouir, & s'amuſer pour paſſer le tems, en attendant le ſouper.

SCENE II.

RAMAGEAU, RIANVAL, ROBERT, GRAND-PIERRE, JEAN Le BLANC, JACQUOT.

ROBERT, *à Rianval.*

Nous ſaurons bien ſi c'eſt M. Rotor.

JEAN Le BLANC.

J'allons le demander à cet autre qui eſt avec lui.

JACQUOT.

Laiſſe-moi faire.

GRAND-PIERRE.

Eh bien oui; ſi c'eſt lui, je l'y parlerons.

JACQUOT.

Pourriez-vous me dire comment s'appelle ce Monſieur là ?

RIANVAL.

C'est M. Rotor.

ROBERT.

C'est bian vrai ?

RIANVAL.

Quand je vous le dis, vous devez me croire.

GRAND-PIERRE.

En vous remerciant.

RAMAGEAU.

Qu'est-ce que veulent ces gens-là ?

ROBERT.

Nous demandions si vous vous appelliez M. Rotor ?

RAMAGEAU.

Oui, pourquoi ?

ROBERT.

C'eſt vous, Monſieur, qui avez fait bâtir ce château à deux lieues d'ici ?

RAMAGEAU.

Oui, le trouvez-vous beau ?

GRAND-PIERRE.

Ah ! mon Dieu, oui ; Monſieur ; très-beau ; il y a une avenue bien longue !

RAMAGEAU.

Mais pas mal.

JAQUOT.

Il y avoit là des maiſons avant l'avenue.

RAMAGEAU.

Oui qui m'embarraſſoient, j'ai fait raſer tout cela.

ROBERT.

Et ſavez-vous à qui étoient ces maiſons ?

RAMAGEAU.

Je ne m'en ſouviens plus.

ROBERT.

C'étoit à la veuve Martin qui étoit ma mere.

GRAND-PIERRE.

Et à la veuve Michel qui étoit ma tante.

JEAN LE BLANC.

Et notre couſine à nous deux. (*Il montre Jaquot*).

RAMAGEAU.

Eh bien ! à la bonne heure.

ROBERT.

Mais, Monſieur, quand on prend l bien des gens, il faut le payer.

RAMAGEAU.

Cela eſt juſte.

GRAND-PIERRE.

On n'en a payé que le quart.

RAMAGEAU.

Apparemment que cela ne valoit pas davantage.

ROBERT.

Elles n'ont pas pu acheter d'autres maiſons, & c'eſt vous qui les avez rendu malheureuſes en les ruinant.

RAMAGEAU.

Elles ſont payées; ainſi tout cela eſt fini.

GRAND-PIERRE.

Nous ne vous demandons pas d'argent; mais cela n'eſt pas fini.

RAMAGEAU.

Comment! cela n'eſt pas fini?

ROBERT.

Non morgué, & je voulons en

tirer vengeance nous-mêmes; puisque je n'avons pas pu avoir de bonnes raisons autrement.

RAMAGEAU.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cela ? Si j'appelle mes gens, je vous ferai assommer.

GRAND-PIERRE.

Nous ne les craignons pas. En vela un qui nous paroît un honnête homme, qu'il ne se mêle pas de cela.

RIANVAL.

Messieurs, je ne dis rien.

ROBERT.

Et vous faites bien.

RAMAGEAU.

Mais un petit moment; mes amis; qu'est-ce que vous voulez ?

GRAND-PIERRE.

Vous donner autant de coups de bâton que vous nous avez volé d'écus.

RAMAGEAU.

Eh bien ! un moment, je vous les rendrai.

ROBERT.

Oui, vous nous le promettrez, & puis vous ne nous tiendrez pas parole ; j'aimons mieux le certain que l'incertain. (*Il leve son bâton*).

RAMAGEAU.

Ah ! ça un moment, écoutez-moi ; il faut s'expliquer, je crois que vous avez raison.

JAQUOT.

Je le savons bien.

RAMAGEAU.

On m'a dit que ce M. Rotor étoit un vilain, un avare.

JEAN Le BLANC.

Dites un fripon, de prendre le bien d'autrui.

RAMAGEAU.

Eh bien ! oui il eſt un fripon, un coquin, tout ce que vous voudrez ; mais je ne ſuis pas M. Rotor, moi.

GRAND-PIERRE.

Oh ! que je ne nous payons pas de ces raiſons là.

RAMAGEAU.

Bien loin d'être M. Rotor, je ne ſuis qu'un comédien, & je m'appelle *Ramageau.*

JEAN Le BLANC.

Oh ! vous autres gens riches, vous avez trente-ſix noms, cela eſt égal.

RAMAGEAU.

Je vous dis que je ne ſuis pas riche

RIANVAL.

Cela eſt bien vrai.

ROBERT.

Encore une fois, je vous diſons de ne pas vous mêler de cela ; vous faites mal de ſervir un coquin comme celui-là ; mais il faut vivre comme on peut, & je vous le paſſons.

RIANVAL (*à part*).

Je ne ſais pas trop comment il ſe tirera de-là.

RAMAGEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire ce que je vous dis ?

GRAND-PIERRE.

Parce que vous avez un habit qui ne ment pas comme vous, & qui dit que vous êtes riche.

JAQUOT.

Et que vous nous avez dit, vous-même, que vous êtiez M. Rotor.

RAMAGEAU.

J'ai voulu badiner.

ROBERT.

Oh ! bien, nous n'avons pas envie de rire, & nous ne badinerons pas, nous. (*Il leve son bâton*).

RAMAGEAU.

Comment... (*Il s'enfuit*).

GRAND-PIERRE.

Oh ! je t'attrapperons bian. (*Ils courent tous après ; on les entend frapper, & Ramageau crie*).

RAMAGEAU, *sans paroître*.

Haye, haye, haye.

RIANVAL.

Le pauvre diable n'aimera plus autant son bel habit.

RAMAGEAU, *revenant en criant.*

Haye, haye, haye.

ROBERT.

Monsieur, nous vous baillons bien le bonjour.

GRAND-PIERRE.

Oui, nous voilà quitte.

JAQUOT.

A moins que vous ne vouliez nous revenir revoir.

JEAN LE BLANC.

Je vous régalerons de même.

※

SCENE III, & derniere.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

Le diable emporte les coquins ! Mais pourquoi donc ne m'as-tu pas défendu ?

RIANVAL.

Et avec quoi ? Et puis je n'ai pas voulu diminuer ta part de la considération qu'on te porte avec ton habit brodé.

RAMAGEAU.

Oui ; c'est bien là le moment de plaisanter.

RIANVAL.

M. Rotor veut-il venir souper au château.

RAMAGEAU.

Le diable emporte M. Rotor, son ami, & son château.

RIANVAL.

Et l'avenue, n'eſt-ce pas ?

RAMAGEAU.

Je n'ai pas envie que ces coquins-là reviennent ici me retrouver ; allons-nous en.

RIANVAL.

Mai tu n'as pas ſoupé.

RAMAGEAU.

Ah ! je n'ai pas faim, éloignons-nous toujours promptement.

RIANVAL.

Allons, je le veux bien ; mais tu ne ſeras pas fâché de trouver la croûte de pâté que j'ai dans ma poche, ce ſoir ou demain matin.

Les jours ſe ſuivent, & ne ſe reſſemblent pas.

Fin du ſeptieme Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du septieme Volume.






BIBLIOT
SCAF
PLUT
N.° C